

Lettre de M. G. Herrenschwand [...] : des divers obstacles de notre agriculture et industrie, particulièrement des inconveniens des communes

Autor(en): **Herrenschvand, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne**

Band (Jahr): **4 (1763)**

Heft 4

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-382576>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

III.

LETTRE

De M. G.

HERRENSCHVAND,

*D. en Med. Conf. Aul. & ci - devant
premier Méd. de S. A. S. le Duc de Saxe-
Gotha, Membre honoraire de la Société
œconomique de BERNE.*

DES

DIVERS OBSTACLES DE NOTRE
AGRICULTURE ET INDUSTRIE,

PARTICULIEREMENT
DES INCONVENIENS DES
COMMUNES &c.

III

LETTRE

DE M. G.

HERRENSCHEIDT

D. en Med. Conf. Jul. G. de
premier Méd. de S. A. S. le Duc de
Gotha, Médecin honoraire de la Société
économique de B E R N E.

DES

DIVERS OBJETS DE NOTRE

AGRICULTURE ET INDUSTRIE

PARTICULIÈREMENT

DES INCONVENIENS DES

COMMUNES &c.

LETTRE

adressée à la Société économique de BERNE.

MESSIEURS.

L'Honneur, que vous avés bien voulu me faire, en m'appellant à participer à vos travaux, me feroit avec raison de la peine, n'étoit Messieurs, que vous savés que l'agriculture est pour moi un art nouveau : en effet, comment mériterois-je vos applaudissemens, que j'ambitionne de tout mon cœur ?

Si je me suis permis, Messieurs, cette lettre, c'est uniquement pour vous marquer que je cherche sincèrement à saisir vos idées, & que je désire avec ardeur de voir vos vues lumineuses adoptées, & vos travaux généreux couronnés par le rapide accroissement de nos récoltes, de nos troupeaux, de la population & de ce qui s'en suivra nécessairement de prospérité pour notre chère patrie.

Plus Mrs. , j'apprens à connoître l'état présent de la culture de nos terres & nos antiques abus, plus je suis touché de votre entreprise patriotique, & pénétré de reconnaissance.

noissance pour vous, d'avoir voulu vous occuper de nos vrais intérêts. Oserais-je, Messieurs, les craionner tels que je les conçois, & vous représenter encore, que nous avons bien plus à démolir, qu'à édifier.

Pour m'expliquer, il faut, que je pose en fait quelques vérités de notoriété publique : savoir :

1°. Que la masse des fonds connus, sous le nom de *biens des communes*, est d'une étendue immense à raison de la masse cultivée du canton.

2°. Que l'un comportant l'autre, & étendue égale, les fonds communs sont d'un rapport moindre encore, que ceux qui sont assujettis aux parcours.

3. Que nos clos en prés, en vergers, en vignes, en jardins, en chénevières &c. d'une part, les terres à labours, les prairies, les bois & les autres fonds non-clos, d'autre part ; l'un comportant l'autre, dans chaque classe, les non-clos ne se paient guère au-delà de la sixième de ce que valent dans le commerce les fonds qui sont à clos : &

4°. Que la différence du prix courant est assez généralement compensée par celle du rapport des clos & des non-clos, les fraix déduits.

Vous ferés, Messieurs, au moien de vos recherches

recherches bientôt en état de connoître la juste proportion des masses des clos, des non-clos, & des biens communs, non seulement entr'elles, mais encore relativement à la surface du canton. D'ici alors, il sera permis de supposer, ce qui est en gros probable, je veux dire que la masse des fonds, qui sont à clos, fait une sixième du tout : cela étant, cette sixième partie doit nécessairement, elle seule rapporter tout autant que les cinq parties restantes ensemble.

Ce seroit, Messieurs, mettre en avant un paradoxe absolument outré, de vouloir s'en prendre au climat, soit au sol de ces cinq sixièmes ; puisque, réservé nos rocs nus, nos montagnes couvertes de glaces ou de neiges éternelles, & nos marais absolument fangeux, notre sol est généralement propre à produire les choses d'utilité principale les plus désirables ; & qui voudra connoître ses propriétés, la tarrière à la main, & comparer le sol des clos, avec celui des non-clos, s'assurera, à n'en douter plus, que la plus grande partie des derniers est aussi variée, & dans ses variations, d'aussi bon sol, que l'est la plus grande partie des clos dans les siennes.

Les fonds communs depuis bien des siècles, ne sont plus dans le commerce : mais pour achever de se convaincre du fait, que je viens d'avancer, touchant la parité des qualités des
fonds

fonds clos & non-clos, il n'y a qu'à se procurer de côté & d'autre des lettres d'acquis des pièces, qui, de nos jours, ont été passées à clos, pour constater d'une part, qu'en l'état de non-clos, elles ont été vendues à vil prix; & d'autre part, que dès le tems de leur passation à clos, elles ont à chaque changement de main haussé de prix, si bien, que la plus grande partie des clos, qui ont été de notre tems ajoutés aux anciens, se vendent cinq fois plus chers, que les non-clos attenants.

Il n'est pas douteux, MM. que ces mêmes pièces, abandonnées encore à la sinistre économie des non-clos, ne fussent aujourd'hui au taux des derniers, & que par conséquent leur hausse en rapport & en valeur ne dépende principalement d'avoir été passées à clos. Qu'on dise, que c'est bien moins à cela, qu'à l'industrie & aux fraix du propriétaire, qu'il faut attribuer la hausse de cet arpent-ci; je me contenterai pour le coup de répondre, n'importe à l'agriculture; la société n'a ni plus ni moins acquis par là, la valeur de cinq arpens; puisque cet arpent, qui ne rapportoit qu'un, rapporte six, les fraix & les peines de culture déduits.

Ces faits, MM. me paroissent décisifs pour établir, sans autre raisonnement, que les parcours & les biens communs, pour n'avoir pas les avantages des clos, dérobent à l'état, & à la société un revenu immense.

Quant

Quant à l'intérêt privé des participans aux communes & aux parcours, tout cultivateur sensé commencera par dire : dans l'état où sont les choses, l'un & l'autre nous sont absolument nécessaires ; toute notre économie rurale est montée sur cela : nous n'avons rien à nous en propriété, dès que nous ne sommes pas sûrs d'avoir des communes & le parcours ; & tout seroit sens dessus dessous chez nous, si on nous ôtoit des subsides nécessaires, sur lesquels nous avons compté pour nous & pour notre bétail, en bois, en pâturages &c.

Mais cet homme, aussi vrai, qu'il est sensé, avouera ingénument que les biens communs donnent matière à bien des assemblées, des corvées, des fraix, des pillages, des procès &c. & que tout bien considéré, son revenant bon n'est rien moins, que pur profit pour lui.

Il soutiendra, que le parcours, pour le présent lui est aussi nécessaire, que son bétail ; & avec raison, puisqu'il n'a du foin, que pour hiverner ses troupeaux, & qu'il n'a pas de pâquiers à lui, ni d'autres moïens pour les faire vivre en été.

Cela dit, il attestera de bon cœur, que le droit de parcours est le droit de nuire aux autres à charge de revanche. Il sent que le bon économiste, dont les troupeaux & la masse
des

des terres à labour sont proportionés à ce qu'il amasse de fourage, est la dupe du mauvais œconome, qui faute d'avoir des prés, en proportion de ce qu'il a de bétail, pour cultiver ses champs, ne pille pas moins ses commensaux, que le déprédateur, qui n'a pas de fonds en propriété, & qui ne laisse pas de gruger le fol d'autrui, & d'en manger les haïes vives, avec les bestiaux, qu'il achète, dès que la première pointe d'herbe ôse paroître, & qui revend au moment qu'il ne lui reste plus rien à ravager.

En effet, l'esprit de la convention, qui a établi le parcours, est sans doute, de jouir sur les autres, de ce dont ils jouissent sur nous, ni plus ni moins; & par conséquent de ne pas nourrir plus de bétail aux depends des autres, qu'ils n'en nourrissent à nos depends. Du moment que j'observe cette règle fondamentale, & que les autres ne l'observent pas, je perds indubitablement au parcours: User de représailles seroit pour l'œconome sage un mal plus grand encore, lui & l'agriculture en seroient cruellement punis, & bientôt tout notre bétail seroit la triste victime des vices monstrueux du parcours, que vous connoissés, Messieurs, de reste.

Le pauvre, vous dira-t-on; la vache qui le nourrit; les moutons qui l'habillent, que deviendront-ils? S'il savoit calculer, il seroit bien

bien moins attaché à ces biens dangereux pour lui ; il y met tout ce qu'il a ; il en tire peu de profit , & le premier malheur l'assomme : qu'y a-t-il de plus désirable pour lui, que la surabondance dans les vivres, & d'avoir constamment des moïens de s'occuper utilement lui & ses enfans ? Mais bientôt nous verrons qu'il est des moïens de bien nourrir sa vache sans les parcours.

Quant aux clameurs des cultivateurs , qui sont assés injustes pour vouloir faire vivre principalement aux dépens d'autrui, dans les parcours, leurs attelages épuisés ; leurs cris ne fauroient faire la moindre sensation. Tous ces laboureurs, qui n'ont pas des prés, à raison de ce qu'ils ont de bétail & de champs, feront toujours mal leurs affaires, & celles de l'association. Ils arrêtent bien plus, qu'on ne le pense, les progrès de l'agriculture, & dès qu'ils n'auront plus la ressource du parcours, ils seront forcés d'acheter assés de prés, ou d'en établir d'artificiels, ou de vendre leurs champs superflus aux voisins, qui en manquent, & qui les feront mieux valoir.

Voilà tout le mal, que je verrai dans la condamnation du parcours, du moment qu'on aura un autre moïen pour entretenir pendant l'été, sans leur secours, le bétail, dont chacun a un besoin indispensable.

Voïons si un bon emploi des biens communs

muns ne pourroit pas nous arranger; en attendant notre bonheur complet de l'abolition du parcours, & d'une nouvelle œconomie de cette classe de fonds. Je l'espère; mais ce sera plus ou moins heureusement, à raison de la quantité, & de la qualité des fonds, & des moïens de chaque communauté. Qu'il me soit permis de m'expliquer,

J'ai posé en fait, que la plus grande partie des communes est d'un sol fertile. J'ajouterais ici, qu'il en est beaucoup de ces fonds, qui seroient des plus propres à recevoir les fourages les plus désirables, pour être consumés en vert à l'étable par nos différentes espèces de bétail, & que, réservé les montagnes, les bois & les forêts en coupe réglée, en bois à bâtir, & à glands de rapport; les prairies à record, les paquiers clos, & les fermes, qui appartiennent aux villes & aux villages, toute la masse restante des fonds communs, est non seulement sans culture; mais en outre absolument dégradée, par tous les plus mauvais traitemens de la part des hommes, des troupeaux & des insectes grands & petits: & tous ces fonds de non valeur font, sans doute, la masse la plus considérable des biens communs.

Espérer que ces fonds seront mieux tenus à l'avenir que du passé seroit peu connoître les vices surannés de l'administration des biens fonds, qui, pour avoir plus d'un maître.
n'en

n'en ont point, ni la façon de penser du peuple participant aux communes, qui n'a pas allés de vertu pour faire pour la postérité au-delà de ce que ses devanciers ont fait pour lui.

D'ailleurs tous les amandemens des terres sont plus ou moins dispendieux, &, pour les faire avec profit, il demandent à être mieux médités & exécutés, que ne le font les entreprises d'un peuple, qui assemblé avec tumulte, ne connoît guère le fait, dont il décide, ni ses véritables intérêts. Enfin les fraix & les travaux l'effaroucheront toujours; c'est un mal présent, la jouissance au contraire sera toujours pour lui un bien incertain & éloigné. Ces considérations seules sont un sûr garant, que les choses resteront telles qu'elles en fait de la non-valeur de la plus grande partie des fonds communs.

Le bien cependant, qui succéderoit rapidement à l'abolition du parcours, moienant un bon emploi des biens communs est immense. Vous le connoissés MM., le détail feroit un volume, & le sommaire n'est pas moins, que de doubler dans l'espace de douze ans nos récoltes, & par conséquent nos troupeaux.

Quelle conquête à faire, MM., & qu'elle sera douce, dès qu'elle pourra se faire au profit de chacun, & sans nuire ni troubler personne.

*Qu'y a-t-il à faire pour cela ?
Moins peut-être qu'on ne pense.*

Contentons-nous à amasser tous les matériaux pour convaincre le public, que le sixième de la masse du canton, qui est à clos rapporte seule autant, que toute la masse restante, & vérifions, à ne laisser pas de doute là-dessus, que la majeure partie de la masse restante est d'un aussi bon sol, que la sixième, qui est à clos; les variétés, qui se trouvent dans l'une & dans l'autre masse compensées.

Ces faits bien constatés, tout sera dit, & il sera démontré, que la non-valeur du bon sol restant dépend principalement du sinistre emploi, qu'on en fait, & que la masse de la qualité & du rapport des clos pourra être doublée dès que, moiennant un supplément aux besoins indispensables, que le peuple cultivateur tire, pour lui & ses animaux domestiques, des communes & du parcours, ces derniers pourront être entièrement abolis.

Enfin, développons bien, que ce supplément peut se trouver dans le bon emploi des biens communs, qui ne sont pas de nécessité absolue aux communiens. Démontrons qu'un changement facile à faire dans l'emploi des fonds communs reformera, quand on le voudra, tous les vices économiques de cette classe de biens, & que cette nouvelle économie nous
condui.

conduira sans autre à une renonciation volontaire de nous nuire par l'exercice de nos droits au parcours.

Supposons MM. , qu'on proposât aux communautés de conserver tels qu'ils sont, les fonds communs, qui sont de bon rapport, de garder encore dans leurs biens communs chéris, les bois nécessaires à l'usage de la génération présente, & un terrain suffisant, des plus propres pour en cultiver, selon l'art à l'usage de leurs arrières neveux: ce debut n'auroit rien qui pût les allarmer. Et en prenant le terrain des bois à planter dans les espaces, qui sont actuellement en forêts, la génération présente auroit besoin d'autant moins de bois pour elle: elle extirperoit d'abord ceux-là; elle en auroit la dépouille pour récompense de la nouvelle plantation, qu'elle seroit tenue de faire. C'est ainsi, que chaque commune parviendroit à avoir plus de bois, avec moitié moins de forêts.

Que leur faudroit-il encore indispensablement conserver sur leurs biens communs?

Il est exactement de l'intérêt du cultivateur des fonds bas, de celui des propriétaires des montagnes & surtout de l'intérêt de l'agriculture, que les forts poulains, les génisses, & tout ce qui n'est pas de service, même les moutons, soient envoyés à la montagne; au lieu de la vache à lait, que le cultivateur loué

pour l'été aux fermiers des montagnes, & se prive par là, pour une petite retribution, de la subsistance la plus salubre & la plus nécessaire à ses enfans.

Toutes les bouches inutiles au laboureur prospéreront bien plus loin de lui. Qu'il ne garde donc que les bouches utiles, & ce qui a besoin de ses soins & de sa protection. La jument poullinière, la vache, la brebis, la truie qui doivent peupler ses étables, & toute cette jeunesse, qui ne sauroit prospérer que sous ses auspices.

Dès que chaque cultivateur sera restreint à ne faire vivre des pâturages communs, que la jument, la vache, la brebis, la truie, qui nourrissent, & les veaux, les poulains & les pourceaux, qui sont à leur premier été; il est peu de communes, assez mal partagées en fonds communs, qui, moyennant un arrangement bien médité, n'eussent les moyens en main d'établir dès aujourd'hui sur leurs différens sols communs, les différens parcs de nécessité indispensable pour remplir cet objet.

Il est vrai, que les villages, qui ne seroient pas à portée d'envoier à la montagne leurs moutons, qui se nourrissent sur les parcours, seroient obligés de les diminuer. Mais d'ici alors les parcours leur resteroient; & lors même, qu'ils seront retranchés, il est peu de contrées dans
notre

notre patrie, où il ne restât assés de ces terrains incultes, pour y faire vivre, sans nuire à personne, le nombre de moutons requis pour la toison nécessaire à chaque famille. Heureux ceux qui n'auront point de terre de non valeur, qu'ils puissent y destiner ! Ils seront mieux vêtus, que ceux, qui les habilleront, & ceux-ci moiennant la possession de cette branche de commerce, feront moins à plaindre.

Voilà MM. , nos participans aux communes confirmés dans la possession de leurs biens communs, qui font d'un rapport à ne pouvoir pas les faire valoir beaucoup d'avantage. Ils sont pourvus de bois ; & leur bétail, qui a besoin du plein air, & de la liberté, l'est de pâquiers. N'auroient-ils pas lieu de bénir Dieu, si on leur faisoit trouver encore tant dans l'emploi en nature, que moiennant des échanges, des ventes, & de nouveaux acquêts, dans la masse de leurs fonds communs, de quoi bien nourrir, cinq mois de l'année, à l'ombre du ratelier, & à l'abris des insultes des insectes, leurs animaux de service, les chevaux, les bœufs, les vaches, qui jusques ici ont vecû misérablement, dans les pâturages communs & sur les parcours.

Une communauté de biens, renfermée dans le cercle étroit de leurs besoins communs, les moins préjudiciables à l'agriculture, doit né

cessairement être conservée à chaque village. Il est de fortes raisons pour cela. Les cultivateurs, qui sont nés & élevés dans un territoire, sont vraiment faits l'un pour l'autre. Une attache pour Poiseau au nid, où il est éclos, ne sauroit qu'être utile à l'agriculture, & elle est de la plus grande importance, quant à l'objet de la population d'un pays, aussi bon & aussi mauvais, que l'est le nôtre dans ses différens districts. Le partage des fonds communs en entier, feroit la fortune de la génération présente. L'époque auroit du brillant pour l'agriculture, & pour le particulier; mais après nous se manifesteront des maux d'autant plus grands, qu'ils seroient sans remède.

L'attache qui retient le citadin industriel dans l'enceinte étroite des murs de nos petites villes, l'empêchera toujours de faire valoir tous ses talens : Heureux s'il n'est pas réduit à les enfouir au milieu de sa carrière, & ce cloud fatal le sera toujours pour celui, qui ne sauroit faire bien là, où il est comme contraint de passer sa vie.

Nous ne pensons pas, que nous ne sommes plus au siècle de l'institution sociale : ce qui étoit très bien alors, est aujourd'hui tout-à-fait déraisonnable; fermer les portes de nos villes les uns aux autres, & nous tenir à la chaîne chés nous, les uns les autres, c'est arrêter constamment nos progrès dans le commerce, les arts & toute espèce d'industrie.

Mais

Mais l'indifférence du peuple de la campagne pour son sol natal, & la facilité de passer d'une mauvaise contrée dans une bonne, seroit un mal bien plus grand encore. Donnons donc à nos villages du goût, & aux villes du dégoût pour leurs prérogatives. L'agriculture, le commerce, les arts, les métiers, la population, l'état & la société entière en profiteront.

Je reviens à mon objet. Oserai-je MM., supposer, ce que je crois probable, sans en avoir de certitude. Je veux dire, qu'il y a nombre de communautés, qui par de là les bois & les pâquiers, dont j'ai commencé par les nantir, auroient en sus, en bons fonds communs, de quoi destiner deux arpens par attelage aux prairies artificielles & un quart d'arpent par ménage, aux plantations légumineuses. Et il en est, je pense, peu, qui par des échanges, des ventes, & de nouvelles acquisitions, qu'ils feroient, tant au moien de l'argent, provenant des ventes de leurs fonds communs non nécessaires, qu'au moien de leur capitaux superflus, placés en rente, ne pussent s'arranger de même; car il faut un assés grand village pour y trouver une douzaine d'attelages.

En établissant simplement des abreuvoirs communs dans les villages, dont l'auge dans un grand contour fût environnée toute l'année de feuillage & de terres rapportées par

couche, où l'on conduiroit le filet d'eau requis pour les bien faire pétrir par le bétail jusqu'à pourriture convenable; on amasseroit par ce seul moïen dans le courant de l'année un engrais immense, qui ne coûteroit que quelques travaux de corvée: & moïennant cet excellent terreau commun, chacun auroit de sa plantation, sans avoir les frais de l'engraïser, tout ce qu'il voudra y cultiver pour son usage, & celui de son menu bétail, dans la plus grande abondance; tandis que les deux arpens en luzerne, par exemple, nourriroient en verd, cinq mois de l'année l'attelage le plus fort, & une vache à lait, conjointément avec ce que chaque bon œconome aura constamment à y mêler de paille & de verd maigre, qui ne se fène point, & qui rendroit la luzerne plus salubre.

Qui est le laboureur, & le petit communier, qui ne se contentât pas d'une pareille compensation des pâquiers communs & des parcours?

Que celui, qui tient de nécessité deux attelages au service de l'agriculture, ait quatre arpens de ces fourages communs à manger en verd; qu'on assigne à celui, qui, au tems de la répartition, n'aura que sa vache, de quoi la nourrir de même; & que ceux, qui n'auront que du même bétail, ou qui n'en auront point du tout, aient même portion, aux plantations de la commune, que les plus hupés du village: chacun se trouvera certainement mieux

mieux partagé qu'auparavant, & ils jouiront tous en proportion, de ce qu'ils ont joui aux pâquiers communs & aux parcours.

Que les services & les travaux pour ces nouveaux biens communs, soient en proportion de la jouissance d'un chacun ; c'est tout ce qu'il faudra, pour que tel puisse être le premier institut. La roue de la fortune tournera toujours : à la longue, cette espèce d'usufruit circulera d'une famille à l'autre, & il passera des descendants des riches aux descendants des pauvres. Quant à ceux dont les besoins, pour faire vivre leurs troupeaux multipliés, augmenteront, ils auront les connoissances requises, & des moïens de reste pour créer par la suite des prairies naturelles & artificielles dans leurs fonds, qui bientôt seront libérés du parcours. Et chacun sera en état de se passer, par ce moïen, des luzernes du commun pour le tems, qu'il faudra les labourer avant de pouvoir les renouveler ; après qu'elles auront été de secours pendant les douzes premières années de leur création.

Au reste, que le nombre des familles soit des attélages vienne à augmenter, ou à diminuer ; les piquets seroient bientôt remués, pour augmenter, ou diminuer en nombre & en étendue les parties de luzerne, & de la plantation du commun : & tout seroit assés équitablement arrangé pour le présent & pour l'avenir.

Il reste à savoir ce qu'on feroit au plus grand profit de l'agriculture des fonds communs surabondans , tous les emplois de nécessité indispensable faits : & comment on nantira les communautés pauvres de moyens de se passer du parcours ?

Quant à ces derniers ; ce sera en se hâtant de libérer généreusement du parcours leurs fonds les plus à portée de leurs habitations ; les meilleurs pour être convertis en prairies artificielles , & les plus aisés à être clos. En leur intimant d'y cultiver les fourages, qui leur seront nécessaires pour nourrir en vert leur bétail de service durant l'été à l'étable.

Pour ce qui regarde les biens communs surabondans, le bien de l'agriculture voulant , qu'on leur donne un maître ; les communautés vendront tout ce qui sera éloigné du village , & elles partageront les fonds, qui en seront près. Les partages tant de l'argent , provenant de ces ventes, que le partage des fonds, se feront d'égalité , non par famille , mais par têtes de leurs bourgeois , grands & petits ; mâles & femelles ; présens & absens.

Le riche, a été prérogé tantôt pour le bien de l'agriculture , d'après ses besoins d'aujourd'hui, & sa jouissance actuelle. Par la raison de l'équité & pour le bien de la population personne ne le fera dans ce partage : que d'absens rappelés , de familles encouragées à bien faire,
de

de filles qui trouveront maris , & de garçons qui prendront une femme , au moien de ces petits héritages.

Nous voici , MM. en pleine espérance de pouvoir nous passer des parcours , & nos vastes fins pourront en être libérées sans aucune rétribution. Si nous en avons païé du passé à nos commensaux , ç'a été à juste titre. Les passations à clos , qui nous dispensoient de recevoir chés nous leur betail , ne les exemptoient pas d'être mangés par le nôtre. Ce ne sera plus le cas , puisque chacun possédera en toute propriété ses champs , qu'il fera valoir à sa volonté , & à mesure , que les bras se multiplieront , nos récoltes (notre effet le plus précieux) nos troupeaux , les revenus de l'état , des seigneurs , & le bien être de chaque individu croîtront d'année en année jusqu'à ce que notre agriculture , sous vos auspices , ait atteint toute la perfection , dont elle est susceptible.

Ce siècle d'or , MM. , n'est pas fait pour nous , & nous n'avons pas besoin de l'atteindre pour jouir d'un bonheur , que nos devanciers ne connurent jamais. La puissante province , que nous allons conquérir par l'abolition du parcours , moiennant le bon emploi des biens communs , nous enrichira de reste : mais songeons , que les pais de l'abondance , où l'air est salubre , & le gouvernement doux , furent toujours la patrie d'un peuple nombreux. Ne
fixons

fixons point le terme de la prospérité de nos arrières-neveux aux conquêtes, qui feront complètement le nôtre, & fraions à l'agriculture toutes les routes principales pour la faire arriver bien sûrement à sa perfection.

Tout ce qu'il y a de sol fertile dans notre chère patrie fera incessamment au pouvoir d'un peuple à qui on ne reprocha jamais de n'être pas également robuste & laborieux. Si jamais il eut besoin d'être éclairé, & de recevoir des subsides, c'est à présent. Applanifions, MM., à notre postérité tous les sentiers pour la faire arriver aux perfections de l'agriculture, que nous ne saurions atteindre. Et pour que leur bonheur nous tienne à cœur, songeons combien il est dur pour des cultivateurs, aussi infatigables, que l'est le peuple d'ici, de travailler des terres assujetties au parcours &c. qui souvent leur rapportent à peine la valeur de ce qu'ils y mettent.

Il est vrai que la masse des vivres en reçoit toujours quelque accroissement; mais il n'est pas moins vrai, que le pais de l'abondance ne sauroit être celui, où le propriétaire ne pourra tirer de ses fonds son intérêt légitime, ni le cultivateur sa vie, & le salaire, qu'il mérite.

Pour qu'un état soit bien peuplé de laboureurs, pour y avoir une abondance stable & un bon marché permanent des vivres, il faut bien

bien plus; il est nécessaire, que, sans autre ressource, le petit peuple cultivateur puisse prospérer. Donc il faut travailler d'une application égale à diminuer ses fraix, & ses travaux, & à ne lui faire pratiquer, en fait de moiens d'augmenter ses récoltes de toute espèce, que ceux qui à coup sûr, lui rapporteront plus, qu'ils ne lui coûteront.

Le secret principal, MM, pour diminuer tout ensemble les fraix & les travaux du cultivateur, & d'augmenter avec un profit certain ses récoltes, est, sans doute, d'assigner aux végétaux, dont nous voulons faire notre profit, un sol, où ils se plaisent si bien, qu'ils y prospèrent avec des fraix & des travaux modiques.

Le second secrèt est, de cultiver ce sol, & souvent encore les plantes mêmes, avec tout l'art requis pour en faire son plus grand profit.

Donc un cultivateur devrait également bien connoître ses sols, les besoins des ses végétaux différens, & la culture la plus efficace, & en même tems la moins dispendieuse, pour mettre & maintenir ses sols, & ses végétaux en l'état requis pour une végétation rigoureuse. Il faudroit encore, qu'il scût les différens profits, qui lui resteroient, fraix & peine détalqués des différentes cultures, qui sont plus ou moins dispendieuses; & qu'il connût exacte-

exactement la valeur des denrées différentes , qui se plaisent également bien dans un même sol , pour préférer toujours ce qui lui sera le plus profitable , soit à son usage , soit dans le commerce.

Qui, MM. , épuîsera cet océan de connoissances œconomiques dans tous leurs immenses détails ?

Les principes cependant, que je viens d'établir sont la vérité même. Tirons en le parti que nous pourrons, pour nos végétaux d'utilité principale ; heureusement le nombre n'est pas immense. Il ne suffit pas , que nos sols antiques , & nos jachères ne soient plus. Il faut les employer si bien , que nos arrières neveux n'aient pas lieu de nous reprocher des fautes essentielles ; & surtout , que nous avons augmenté leurs fraix & leurs travaux , & diminué leurs profits , en ne destinant pas nos pais conquis à quoi ces terroirs se trouveront, par leur nature différente , être les plus propres. Ils seront toujours les maîtres de perfectionner notre culture ; mais ils pourroient bien ne l'être pas de redresser nos erreurs sur la destination du sol.

Les connoissances du cultivateur de ses sols , seront - elles toujours bornées à classer par tradition les terroirs , en terres à seigle , à froment &c. Et les expériences de nos devanciers , conjointement avec les faits , qui
sont

sont sous nos yeux , ne suffiront-ils jamais , à nous nantir de règles sûres , sur l'emploi le plus profitable des terres , d'après une connoissance exacte des besoins des végétaux les plus utiles , & des différentes qualités des sols ?

Ces règles , MM. , vous l'avouerez , si elles étoient assés simples , pour être saisies du peuple cultivateur , avanceroient infiniment l'agriculture. Tout ce sol employé à ce qu'il n'est pas naturellement propre , aussi bien que les végétaux , qui sont en terre étrangère doivent nécessairement recevoir de l'art , ce que la nature leur refuse. Les supplémens seront toujours imparfaits , dispendieux & pénibles pour le cultivateur ; & ils seront de peu de durée.

Oui , MM. , le sol dont les amandemens pour le dénaturer , nous paroîtront les moins chers , rendra généralement autant , fraix & travaux déduits , si on se contente d'y bien cultiver les végétaux , qui s'y plaisent , que lorsqu'on s'efforcera d'y nourrir une famille étrangère : ce sol artificiel pourra faire au premier aspect la gloire de son cultivateur ; mais le calcul de l'économe ne fera pas pour lui.

Pourquoi ce malheureux champ , toujours imprégné d'une humidité funeste au bled qu'on y sème ; cet autre dont les graviers engloutissent tous les engrais ; ce prés toujours cou-
vert

vert de mousse ; ces vignes toujours cultivées & toujours misérables , se vendent - ils à vils prix depuis des siècles ? C'est parce que les engrais , les fraix & les peines , ont constamment absorbé la valeur des récoltes.

Examinons le sol dans sa surface ; découvrons le plus profond. Comparons les propriétés du sol ex - & intérieur avec les besoins des végétaux , que le cultivateur s'efforce d'y nourrir , & il se manifestera d'ordinaire , que son peu de fertilité dépend bien moins de la non - valeur du sol , que de sa mauvaise destination.

J'en appelle à vous MM. , n'est - ce pas la grande source de la multiplication de nos fraix & de la diminution de nos récoltes ? Faires - vous cent pas , sans avoir matière de voir nos erreurs sur la mauvaise destination de nos sols différens ? S'il est un pais au monde , où il soit indispensable de faire valoir les sols & les végétaux les uns par les autres , c'est notre patrie , où dans les plus petits espaces , il se trouve communément des terroirs absolument différens : notre inadvertance sur cela , nous empêchera toujours d'égaliser nos voisins , dont les sols dans une grande étendue sont de la même nature ; & nous les surpasserons , dès que nous aurons des règles pour faire notre profit du nôtre , selon ses variétés.

Tout

Tout bien considéré, les règles MM. qui nous manquent, ne consisteroient-elles pas d'une part à distinguer nos différens terroirs, en ceux, qui sont entièrement prérogés par la nature, pour avoir le sol ex- & intérieur également bon; en ceux dont le sol extérieur est seul, ou principalement de service; en ceux ou le sol intérieur l'est de préférence; & enfin en ceux, dont les sols ex- & intérieurs sont mauvais.

D'autre part à classer les végétaux grands & petits, qui sont d'utilité principale; en ceux qui ont un besoin absolu d'un bon sol ex- & intérieur; en ceux qui ont besoin seulement d'un bon sol extérieur; en ceux qui ne demandent au sol extérieur, que leur premier aliment, & qui bientôt pénètrent dans le sol intérieur, dont ils tirent leur principale nourriture; & finalement en ceux, qui s'accommodent d'un mauvais sol.

Je n'irai pas plus loin: en voici tout autant qu'il en faut au peuple cultivateur. Il suffira qu'il sache outre cela que la terre, qu'il aura foré à quatre pieds de profondeur de son sol, sans y avoir trouvé du tuff, de la terre rouge ferrugineuse, d'eau croupissante sur glaise, ni beaucoup de pierres, soit des couches de sable ou de gravier, est bon sol, ex- & intérieur. Qu'il est d'autant meilleur, que la terre tirera d'avantage sur le noir, & qu'il en aura de reste, quand il aura comblé son trou, après en avoir laissé la matière quelques jours à l'air.

Qu'une terre pareille, à un pied & demi de profondeur fait preuve d'un sol extérieur très bon ; & que plus il s'éloignera de ces termes, moins il doit être réputé bon sol extérieur.

Que toutes les fois qu'il trouvera sous un sol extérieur de peu de qualité, un sol, qui approche d'avantage du caractère du bon sol, il peut être sûr, que le sol extérieur, ne sauroit lui être aussi utile, que l'intérieur, dont il pourra s'enrichir dans le tems, que l'extérieur le recompenseroit à peine de ses fraix & de ses travaux.

Qu'enfin il sache, qu'un sol mauvais tant ex - qu'intérieurement, n'est point sans qualité, & qu'à moins de pouvoir l'amander commodément moienant l'eau, la marne ou le mélange des terres ; il aura plus de profit à l'employer, tel quel, à quoi il est par sa nature le plus propre, qu'en s'efforçant de l'amander aux depends du tems & des engrais, dont ont besoin les bons fonds, qui feront toujours son profit le plus solide.

Dès que le catalogue des végétaux d'utilité principale, à la suite de leur classification générale, à raison des quatres divisions majeures des sols, enseignera encore très brièvement, ce qui doit être préféré entre les végétaux de chaque classe ; quand le sable, le gravier, l'argile, la terre noire, la sécheresse, l'humidité &c. : se trouveront dominer dans
chaque

châque classe de sol, il aura le secret de l'agriculture : & il sera j'espère, peu de cultivateurs, qui ne soient en état de comprendre ces règles, & d'en faire leur profit.

Que la nouveauté de cette notion, MM. ne vous dégoûte pas d'en approfondir la vérité & l'utilité. Je l'ai puisée dans la nature; que j'ai cherché à saisir, par des raisonnemens appuyés d'observations.

Que font au peuple cultivateur les analyses chimiques de terres & de végétaux? L'utilité au contraire de ma notion faite aux yeux, & je la crois plus grande, que je n'oserois le dire. Vous en jugerés MM., & que nos grands Naturalistes & œconomes, les HALLER, les LINNÆUS, les BUFFONS, les du HAMEL &c. en jugent; Plut à Dieu! que le premier voulut ajoûter à tous ses bienfaits pour le genre humain, le catalogue que je désire!

Les récoltes qu'amènent les plantes à pivot du sein de la terre, sont bien plus assurées, que ne le sont celles des plantes à racines fibreuses. Un hiver rigoureux, un été brûlant; ni les autres fléaux, qui offensent celles-ci, ne sauroient nuire autant aux premières, qui, les premiers fraix faits, & bien faits, nous en recompensent, sans travail ultérieur pendant une longue suite d'années : au lieu que le genre rampant, ne cesse d'occuper le cultivateur, & de le constituer en fraix.

Cette matière, MM., je le répète, est d'autant plus intéressante pour nous qu'assés communément les différentes classes de sols se trouvent chés nous, dans l'enceinte des plus médiocres possessions ; & que nous n'habitons pas un país, où des contrées entières cultivent toute la masse de leurs fonds, d'après les besoins d'autrui.

Ici l'heureux héritier, qui tiendra de ses pères un bon sol ex- & intérieur ne l'emploiera jamais en entier, à ce, dont il est le plus propre. Son premier objet sera toujourns d'en tirer tout son nécessaire pour lui & sa suite ; son sol est bon à tout, & il y cultive de tout.

Comme il ne dirige pas ses opérations d'après les besoins de son voisin, dont le sol est varié ; il est essentiel que celui-ci apprenne à subsister par lui seul. Toute sa prospérité dépend, qu'il sache assigner à châque famille de ses végétaux, leur place tout au plus juste ; & plus il sera exact à observer ce précepte, plus son bien-être aprochera de celui de l'héritier prérogé.

Ses terres à bon sol extérieur lui fourniront autant en bled & en recoltes, provenant de plantes à racines fibreuses, que si le sol de dessous eût été bon.

Ses pantes à pivot, qu'il aura semées dans ses fonds, dont le sol intérieur est bon ; ses éparfettes & les autres fourages artificiels,
qui

qui fortent du sol intérieur, lui rapporteront tout autant, que les prés gras du premier.

Ses terres argileuses & humides, dont les labours sont si pénibles & les récoltes si incertaines, lui donneront à bon marché force treffle & fainasse : & pour égaler en tout son voisin prérogé ; il n'aura qu'à conserver soigneusement les bons sols ex- & intérieurs pour la luzerne, pour le treffle de Flandre, pour les jardins, les vergers, les plantations légumineuses, la chénevière & la linière.

Ce petit craion MM., suffit pour nous confondre sur la mauvaise économie rurale de nos jours. Nous ne pratiquons rien de tout cela ; cependant en le pratiquant, ce champ à bled, qui fut toujours ingrat, remplira, quand on le voudra, avec bien moins d'engrais, de fraix, & de peine la grange d'un excellent fourage ; & ce près, qui fut toujours de peu de rapport, produira les bleds les plus désirables.

Outre l'augmentation de la masse des vivres, & de la diminution des fraix, que d'avantages ne reviendrait-il pas à l'agriculture, de l'application studieuse de la règle de l'emploi du sol, d'après la connoissance des besoins des végétaux !

Cent questions, qui occupent aujourd'hui les Sociétés économiques, tomberoient par là même ; la question des labours chés nous seroit apointée à ne labourer, pour être semé en bled, que les terres à bon sol extérieur ;

& quant à la profondeur, de labourer toujours autant que faire se pourra, à la profondeur du bon sol, &c.

Je quitte cette déduction qui ne finiroit point, pour vous parler d'un moien d'avoir bientôt & d'après la pure expérience des règles, pour faire valoir le sol & les végétaux l'un par l'autre, & pour être nanti encore des règles de culture les plus désirables.

N'avons nous pas MM. , ça & là, dans le canton, des districts, où ceci & cela réussit au mieux ? Il est des districts où les prairies naturelles font de grand rapport; il en est, où les luzernes, les sainfoins, les treffles, le froment, les fégles, l'épautre, les orges, les avoines, les graines rondes, le lin, le chanvre, les plantes légumineuses, les arbres de haute futaie & fruitiers &c. : font de très belle & bonne venue; & il est d'autres contrées, où on voit le contraire.

Informons nous exactement, quel est l'aspect, le climat, & surtout le sol ex- & intérieur dans les différens districts analogues & opposés, où les différentes familles de végétaux, qui nous intéressent le plus, réussissent au mieux, & le moins bien. Sachons aussi les cultures différentes, pour connoître avec précision, à quel point elles contribuent aux bons & aux mauvais succès. Avec l'aide, dont vous avés besoin, pour une recherche aussi salutaire, vous ne tarderés pas, d'avoir des règles

règles sûres, non seulement pour diriger le peuple cultivateur, par rapport à l'emploi de son sol, & pour lui enseigner les meilleures cultures; mais vos observations fixeroient les incertitudes des cultivateurs éclairés. De savoir tout ce qui convient, & tout ce qui nuit, ne sauroit manquer de les mettre en état de faire d'heureuses découvertes, & la règle des contraires leurs fourniroit sans doute de nouveaux principes de conduite & de culture.

C'est là, MM., ce me semble une voie infailible pour parvenir promptement à perfectionner les cultures quelconques, qui sont familières dans le canton; en attendant que des succès supérieurs, & bien constatés de l'étranger nous apprennent à nous surpasser. Mais songeons toujours, que pour les grands objets, nous dépendons du laboureur, qui ne fera, que ce qu'il pourra, & qu'un peu plus, ou un peu moins d'art, & de façon, ne sauroit avancer, ni reculer beaucoup notre prospérité. Etre bien logé & bien nourri, & n'avoir pas de plantes parasites autour de soi, voilà le principal pour le végétal.

Il est, MM. des moïens des plus efficaces pour augmenter nos récoltes, que nous négligeons, & nous avons d'autant plus de tort de différer de les mettre en œuvre, qu'il satisfait en même tems au double objet, de remplir d'avantage les gréniers &c., & de diminuer les fraix, & le travail du cher & très précieux peuple cultivateur.

C'est vraiment pour lui, faire naufrage au port, d'avoir fait tout ce qui est à lui, & d'échouer par la mauvaise qualité de ses plants, & de ses semences quelconques.

Son mal devient un mal bien réel aussi pour la société, puisque tout défaut, ou retard de rapport diminue la masse des vivres. D'ailleurs quelques mauvais succès qui auront dépendu du vice de la graine & des plants dégoûteront une contrée entière d'y cultiver les choses les plus désirables : on s'en prendra au sol innocent, au climat &c.

Le gain que feroit annuellement le laboureur, qui aujourd'hui sème constamment ses champs de grains qu'il y a recueilli, sera sans doute pur gain pour lui, dès qu'il pourra troquer, au pair, sa semence, contre une meilleure. Ce gain, MM., vous le savés est sûr ; & pour plusieurs sortes de bleds, il est au moins d'un sur huit, si le changement de semence se fait d'après les règles relatives à la nature contraire des sols & des engrais.

Le peuple cultivateur est généralement persuadé, qu'il y a du bénéfice à changer les semences ; mais il n'en connoit pas les règles. D'ailleurs il ne s'inquiétera jamais, d'aller amasser çà & là le peu de semence, qu'il lui faut : il ne le fait pas même dans les années où la semence est absolument défectueuse : Il regrettera toujours ses pas & sur tout l'écu, qu'il seroit obligé de tirer de sa poche : mais
il

il paiera volontiers par un retour en bled, celui, qui le nantira des semences, dont il aura besoin, dès qu'il fera assuré d'en avoir de meilleures, que les siennes.

De lui donner cette facilité feroit augmenter d'un huitième la masse des bleds de chaque recolte, sans fraix ni peine pour lui. Quel gain, MM., pour la société? & il sera fait, du moment que dans chaque balliage il sera établi un commissionnaire pour s'appliquer à remplir entièrement cet objet, & s'éclairer sur les règles du changement des semences pour pouvoir se guider en conséquence. Un homme de sens apprendra tout ce qu'il faut savoir là-dessus en peu de jours : comme nos terroirs, hauts & bas, forts & légers, fumés de fumiers différents &c., ne sont pas fort éloignés les uns des autres, cet homme trouveroit aisément dans l'enceinte de six & même moins de lieu, toute sa matière. Une correspondance bien ordonnée d'un bureau à l'autre diminueroit tous les fraix quelconques; & il suffiroit d'intimer aux gouverneurs des communes, la double ordonnance de nantir au printems le commissionnaire du *quantum* des différentes semences de bleds, que ses communiens lui auront demandé pour l'automne; de faire la même chose en automne pour les semences, qui s'enterrent au printems, *d'une part* : & de recevoir *d'autre part* de chacun de ses communiens en bleds très nets, même mesurage, avec un dixième par exemple en sus, de ce qu'il

qu'il aura à recevoir pour lui du commissio-
naire, à qui le tout au jour fixé pour cela,
seroit délivré par des voitures de corvées, qui
rameneroient ensemble les semences, pour être
distribuées par le gouverneur d'après ses rôles;
& tout seroit dit.

Il est vrai, que le commissio-
naire recevoit les bleds moins nourris des terres légères,
pour les graines bien nourries, qu'il aura ti-
rées des terres fortes. Mais ses échanges avec
les autres bureaux, qui lui donneront le fort
pour le léger, & les différentes qualités de
bleds qu'il recevoit des différentes commu-
nautés du balliage, compenseroient finalement
tout; & il seroit son profit avec un bénéfice,
qui ne sauroit faire un objet pour le cultiva-
teur, vis à vis du profit, qu'il en retireroit,
d'autant qu'au moien de cet arrangement le
commissio-naire grainetier, ne seroit jamais
dans le cas d'avoir plus de semence, qu'il ne
sera bien assuré de débiter.

Cet expédient MM. ne sauroit non plus
manquer de produire d'autres biens des plus
importans, qui sont de purger nos champs
des maux, qui leurs arrivent des semences
immondes, & de prévenir différentes mala-
dies, dont nos bleds sont aujourd'hui suscepti-
bles. Et dans peu d'années tous nos bleds
seroient infailliblement d'une qualité excel-
lente.

Pour-

Pourquoi tarder de mettre en œuvre ce moyen d'augmenter nos récoltes? C'est de l'or tout pur à nos pieds; commençons par le ramasser, avant de laver nos fables, pour en tirer avec beaucoup de peine & de frais de minces paillettes. Une invitation de votre société à ceux, qui administrent la police dans les balliages, ne pouroit-elle pas opérer ce bien?

Ne tardons point MM. de nous occuper aussi des moyens d'avoir de bons plants & toutes les meilleures graines pour nos autres terrains, il nous les faut pour les faire valoir à notre plus grand profit.

A la veille de mettre nos fonds, à quoi ils sont prérogés par la nature, notre économie rurale sera bien différente de ce qu'elle a été jusques-ici. Il nous faudra les différentes semences pour créer force prairies artificielles, & il nous en faudra de celles, qui réussissent dans les mauvais sols ex- & intérieurs: à peine trouvons nous du sarazin; bled si utile par le peu de semence qu'on emploie; par le mauvais sol dont il se contente, & par son utilité pour l'engrais de tous nos animaux domestiques. S'il est de meilleures semences pour nos jardins, pour nos lins &c. que ne sont celles, dont nous nous servons, il est essentiel que nous les aions.

Vous nous en recommanderés, MM. que
nous

nous ne connoissons pas, pour de nouvelles cultures; dès que nous les aurons à la main, vous ferés bien mieux obéi, & nos succès seront d'autant plus sûrs, que nos semences seront plus parfaites.

Un homme, que vous engageriés à remplir en plein cet objet, rendroit de grands services à l'agriculture; par le choix que vous fariés, il seroit imbus de vos sentimens patriotiques; il participeroit à toutes vos connoissances; l'intérêt de l'agriculture seroit sa première loi: & sa première occupation seroit de connoître à fond les bonnes graines, & de les distinguer de celles, qui ne le feront pas. Enfin, il donneroit tous ses soins, à amasser tout ce qu'il y aura de plus parfait, au meilleur marché possible.

Par les soins de la police des balliages, les commissionnaires grainetiers, pour la partie des bleds, pourroient encore recevoir sur cela, des gouverneurs des communes tous les automes une liste des besoins de leurs ressortissans pour le printems; & une autre au printems pour l'automne. Ils enveroient le sommaire au pourvoieur général, qui leur seroit tenir ce qu'ils auront demandé, pour être distribués par eux, pour argent comptant aux gouverneurs dans des paquets, étiquetés d'après leurs listes; & chacun receveroit à point nommé, sans bouger de chés lui, son nécessaire

faire des mains du gouverneur de son village. Il n'y auroit ni fraude à craindre pour le cultivateur, ni compte, ni crédit pour les bureaux; & le pourvoieur débiteroit ainsi bien sûrement toutes ses provisions. Il n'y auroit plus de vieilles semences dans le commerce, & tout seroit arrangé au mieux, quant à l'objet infiniment intéressant des semences. L'accroissement annuel, qui resulteroit à la masse de nos bleds & denrées par ces deux établissemens, est à mes yeux une affaire de la valeur de deux cents mille écus.

Il n'est pas moins essentiel, que le peuple cultivateur ait à la main tous les meilleurs plants des végétaux, dont il a un besoin indispensable; à ce défaut il les achète au marché sur la foi d'un inconnu. Ses vergers, plantés à grands fraix trompent enfin ses espérances; & ne pouvant se résoudre à les arracher, ces mauvais arbres couvrent, en pure perte pour lui, & au grand détriment de la société, les gazons de son verger d'une ombre mal faisante, & ils épuisent les suc de la terre. Le pauvre homme non-seulement n'a pas des fruits; mais il en résulte pour lui bien du dommage.

Vous connoissés, MM. sur cela les besoins du peuple cultivateur; à mesure que l'été épaisit & exalte ses liquides, chaque mois Pomone doit le régaler des fruits nouveaux, qui le rafraichissent; & ce sera pour lui l'aliment le plus

plus salubre, & le préservatif le plus sûr contre les maladies, dont il est menacé, dès que son verger sera planté des fruits convenables.

Comment satisfera-t-il à ce besoin précieux s'il n'est pas assuré de l'espèce des entes qu'il achète pour cela ?

Par de là son nécessaire en fruits d'été, le beau, le fin, ne sauroit profiter beaucoup au peuple cultivateur, qui est éloigné des grandes villes; le tems qu'il mettroit à cueillir & à débiter ses fruits, seroit toujours pris sur des heures qu'il pourra employer mieux. Il lui faut pour ses provisions d'hiver des plants, qui portent volontiers & beaucoup d'un fruit sain, & qui soit si bien de garde, qu'il puisse sécher ses provisions surabondantes à bon marché; c'est à dire à loisir, à mesure qu'il tirera son pain du four.

Qu'une pépinière dans chaque balliage peuplée dans ce goût, & entre les mains d'un homme chargé d'office de ce département, d'après un catalogue, qu'on lui prescrirait, deviendrait utile ! Autre invitation à faire à la police des balliages.

Le commerce ne recevrait pas de gêne par ces différens établissemens; il n'en coûteroit pas un fol à l'état: ni aux particuliers. Chacun restroit libre d'en faire son profit, ou de n'en pas user. Les commissionnaires grainetiers, & les jardiniers n'en feront que mieux leur devoir.

devoir. L'œconome sage fera empressé de préférer le certain à l'incertain, il ira sans doute au bureau & à la pépinière privilégiés, & ses succès reveilleront le routier indolent, qui ne tardera pas de suivre son exemple. Dès que le cultivateur industrieux trouvera à vendre ses bonnes semences, il en amassera; il aura grand soin, qu'elles soient bonnes, & bientôt notre pourvoieur en aura d'excellentes du pais à vendre à l'étranger, & ce sera un autre bien pour nous.

Avec ses subsides nous ferons bien mieux. Mais il nous manquera une chose essentielle, qui rendra toujours les frais & les peines du cultivateur trop considérables. pour que nos denrées soient constamment aux prix, qu'il les faut, pour faire fleurir chés nous les manufactures, & les arts, & pour avoir le moyen de faire une exportation utile de nos denrées superflus. Nos terres sont trop dispersées & trop éloignées de l'habitation des cultivateurs.

Loin d'avoir cet esprit mercantil, qui conserve les fonds en valeur & en rapport, nous sommes habitués à abuser de la liberté d'acheter, & de n'acheter pas, tout comme du droit de vendre ou de ne vendre pas. Et moins guidés en cela par la considération de notre véritable intérêt, que dominé par un esprit de morgue inconcevable, nous nous nuisons, sans y penser, les uns aux autres, & nous arrêtons
extrê-

extrêmement les progrès de l'agriculture & de tout notre bonheur, qui en dépend.

Il sera éternellement vrai, qu'être loin de son bien c'est être près de son dommage. Et en fait d'agriculture, ce qui se néglige d'une part; les peines & les fraix, qui augmentent d'autre part, à raison de l'éloignement & de la dispersion des fonds, sont absolument incompatibles, avec l'abondance constante, réunie au bon marché permanent des denrées. Oui la dispersion des terres çà & là, loin du cultivateur est un vrai fléau pour l'agriculture, & pour la société entière; puisque, par la dégradation & tous les accidens, qui arrivent aux terres dispersées, la masse des productions quelconques est nécessairement fort diminuée, tandis que leur prix est augmenté par les accroissemens des travaux, & l'emploi d'un tems précieux, que le cultivateur & ses attélagés y mettent de plus, &c.

Il n'est pas moins évident que celui, qui par la raison de son éloignement d'une pièce, ou par d'autres entraves, qu'il ne fauroit lever, se contentera d'en tirer deux pour cent, plutôt que de la vendre pour un capital, qu'il ira rapporter le quatre, à celui qui peut le faire valoir au six, est l'ennemi le plus imbécile de soi. D'autant qu'il ne sera pas d'un obole plus riche, si au bout de dix ans de morgue, il parvient à extorquer le quart de plus, vû le profit, qu'il eût fait sur les intérêts, s'il eût

eût vendu dix ans plutôt, au quart de moins. Et si son procédé n'est pas intérêt mal entendu, il faut qu'il ait renoncé à tout principe social.

La voix la plus favorable au droit de propriété, dont dans les deux cas on abuse, ne sauroit, ce me semble, accorder plus, que je n'ai supposé; vû que la faveur, quant aux effets d'agriculture, doit être, pour celui, qui fait valoir le mieux; sa cause étant celle du prince, du seigneur qui a les laods & ventes, & celle de la société entière, à qui il importe, que la masse des vivres soit augmentée pour tous les accroissemens possibles, qui n'ont rien d'incompatible avec la sûreté publique, ni de contraire à l'équité,

Qu'un expédient, MM. seroit utile, qui d'après ces termes, facilitât les échanges, les acquêts, & les ventes, qui loin de nous nuire nous seroient également profitables, & seroient la fortune de notre agriculture.

Les cultivateurs, qui sont négligens ou mal dans leurs affaires, ne garderoient pas des fonds, qui dépérissent entre leurs mains, & ces derniers rétabliroient souvent leurs affaires, s'ils avoient la facilité de vendre à tems, ce qu'ils ne font plus en état de cultiver. Cela seul porte fort loin pour l'agriculture, la population, & la prospérité d'un état.

L'Irlande, MM., qui a vû encore de nos jours ces erreurs régner dans ses provinces &

avec elles la misère, ne doit elle pas sa prospérité croissante à la réforme des différens abus, qui régnerent encore parmi nous ?

L'Helvétien aussi bien que l'Hybernois, qui demandent à faire des échanges, à acquérir, à vendre pour le bien de l'agriculture, s'annoncent pour faire une très bonne opération. Il se trouveroit sans doute, dans chaque paroisse, trois notables assés éclairés pour approfondir le fait, & qui après avoir vû l'objet, & oui les parties, seroient parfaitement en état de dresser un procès verbal de la valeur d'une pièce pour les interressés relativement à leur œconomie rurale, & de déterminer au plus juste leur profit, & celui qui reviendroit à l'agriculture des achats des échanges & des ventes, que chacun auroit à solliciter. Ces honnêtes gens faciliteroient à leurs paroissiens des opérations, qui évidemment tenderoient à leur bonheur. Et si chaque paroisse assemblée avoit le pouvoir d'élire ses notables, & celui de les confirmer, ou de remplacer d'année en année, ceux, dont elle ne seroit pas contente ; il est probable, que ces notables réussiroient souvent dans leurs négociations amicales ; & elles seroient rarement infructueuses, si pour toute autorité, ils avoient l'ordre de déférer, ou il compète, tout homme assez imbécille, ou assez revêche, pour se refuser à leurs conclusions, toutes les fois que le procès verbal constateroit, que dans leur arrêté, il y a parité de profit pour les interressés,

fes, & de l'avantage pour l'agriculture ; afin que l'on vît, si celui, qui regimbe, n'a pas besoin d'un autorisé pour contracter pour lui ; moïenant cela, le grand objet, dont il est question ici, ne laisseroit pas d'être rempli insensiblement.

Préparés MM. & disposés nos esprits à cela, par vos questions œconomiques ?

Voilà sans doute de la besogne pour mettre l'agriculture sur un bon pied. Qui veut la fin, veut les moïens, & nous avons besoin de tous.

Qu'on veuille, que les arrières neveux des illustres protecteurs de nos libertés mènent de nombreuses cohortes à la guerre, pour apprendre à défendre leur patrie. La nécessité de favoriser l'agriculture saute aux yeux : c'est le fondement de la population.

Nos maîtres, qui font consister tout leur bonheur, à diminuer les peines, & à augmenter le bien-être de leurs sujèts, au moïen de la reforme de nos erreurs & de nos abus dans l'agriculture, & en avançant les perfections, dont elle est susceptible, rempliront l'objet de leurs vœux, & leurs vûes adorables. Et tous nos grands magistrats, qui désirent de voir fleurir dans l'état les sciences, le commerce & les arts, sont bien convaincus, que tous les progrès, que nous ferons en agriculture, feront autant de pas de faits pour arriver à leurs fins glorieuses.

Seroit-il possible MM. que notre bonheur pût être retardé par l'appréhension de nos richesses; ou crainderions nous d'être embarrassés de nos denrées superflues?

Hélas! le luxe, qui nous a mis dans la nécessité de chercher dans l'agriculture les moyens de nous soutenir, en l'état où nous sommes malheureusement arrivés, nous est un sûr garant, que nous ne serons jamais, ni méchants, ni enviés par la raison de notre opulence. Et les pays où règne une aisance générale, mais laborieuse, furent toujours ceux, où la fidélité, les mœurs & la probité se sont le mieux soutenus.

Quant à l'embarras, que nous donneroit notre superflu, il ne pourroit jamais exister qu'un instant, puisqu'il est vrai, que les habitans des villes & le peuple de la campagne, pourvus de leur nécessaire, sans débouché assuré pour le surabondant, l'agriculture retomberoit du jour au lendemain, & se reduiroit aux termes de nos besoins.

Mais que de ressources n'avons nous pas, pour employer notre superflu, la masse de nos denrées dût elle être triplée; pourvu que nous aions un système bien médité, pour cultiver avec choix en proportion de nos besoins les denrées à notre usage, & de vouër le surplus de nos fonds aux productions, dont nous serons assurés de faire avec profit un commerce d'exportation.

Ce système, MM. sera fondé sur roc, s'il est absolument arrêté, d'après des prérogatives, que nous tenons de la nature. Connoissons-les bien, & connoissons tout aussi exactement celles de nos voisins.

Dès que par un vice du sol, du climat, soit de la qualité de nos denrées quelconques, ceci ou cela, rendu sur les lieux de la consommation, nous coûtera nécessairement plus, qu'à nos voisins prérogés sur cela: contentons nous d'en cultiver à notre usage, aïons en ni plus, ni moins, qu'il n'en faut pour notre consommation, calculée d'après nos récoltes médiocres. Nos premières années d'abondance rempliront nos magasins de précaution, les mauvaises diminueront nos provisions; & d'autres, où nous aurons de la surabondance, les rafraichiront toujours de nos propres récoltes: Quelques bonnes années, qui se succéderont, n'appauvriront pas le cultivateur, & le peuple indigent supportera, sans avoir lieu de gémir, une couple de mauvaises années, qui arriveront. Du moment, que nous serons sûrs d'être prérogés sur les autres par la nature; & cela si bien, qu'ils ne sauroient nous égaler, ni rendre ceci & cela à l'endroit de sa consommation, au même prix que nous; nous ne pourrions manquer de gagner sur eux ces branches de commerce, ni de nous y maintenir à perpétuité; puisque tout l'art de nos voisins ne sauroit suppléer avec profit pour eux aux prééminences, que nous

tiendrons sur eux de la nature; tandis que nous pourrons tout aussi bien qu'eux féconder la nature par l'art.

Quand je considère d'après ces principes toute notre économie, qui concerne les vignes; non-obstant tout ce qu'elles nous présentent d'avantages, je ne vois pas, qu'aussi longtems, que nos petits propriétaires des vignes & les vigneronns seront obligés de supporter les fraix des mauvaises années sans jouir des bonnes, nos vins puissent sur ce pied devenir pour nous un article d'exportation, il est plutôt à craindre, que nous ne conserverons pas long tems la triple utilité, que nous avons tirée du passé de nos vignes, qui est de faire notre profit d'un sol, que généralement nous ne saurions employer mieux, ni même aussi bien; d'empêcher l'exportation de notre argent; de peupler bien, au moien du travail de la vigne des contrées, qui sans les vignobles, qui y sont, le seroient très mal; & de remplir ainsi le grand objet de peupler & de faire subsister une contrée par l'autre.

Ces différens bénéfices, que nous tirons de nos vignes, méritent cependant notre attention, & notre reconnaissance envers les propriétaires & les cultivateurs des vignobles.

Il n'est pas à craindre, qu'ils s'entendent jamais, à se prévaloir du possessoire des vignobles, pour nous vendre les vins plus chers que de raison. Mais il est à craindre que le
petit

petit nombre de ceux qui fixent aujourd'hui le prix de nos vins par un effet des entraves mises au commerce de cette denrée, sans approfondir ce qu'ils coûtent aux cultivateurs, ne s'approprient trop le profit légitime, que les propriétaires & les vigneronns doivent nécessairement partager avec les marchands; ce qui nous empêcheroit de faire passer nos vignes à nos neveux, dans l'état où nous les avons reçues; puisqu'il seroit impossible, que dans peu d'années, il ne désertât pas un grand nombre de vigneronns; ni possible que le petit propriétaire, qui est obligé de faire vivre sa famille du vin qu'il vend, subsistât.

Les fraix de culture de la vigne sont toujours les mêmes pour eux, que la recolte soit bonne ou mauvaise. Lors qu'elle est abondante, ils en ont d'avantage de fraix, donc ils sont plus pressés d'avoir de l'argent pour faire aller les nouveaux travaux, qui les attendent: obligés de nécessité de vendre à la volonté des négocians, non-seulement les années riches ne le sont point pour eux; mais les amas immenses de vins qui se font alors pour rester à demeure dans les *légersafs* les empêchent de vendre plusieurs années de suite leur crû des années médiocres au prix, qu'il leur coûte. Sur ce pied la vigne ne sauroit être que tout au plus pour un tems encore un effet utile pour les grands propriétaires, en état de garder leurs vins, pour faire aux années de manque leur profit des années abondantes;

dantes ; à moins qu'on ne trouve le moïen d'évacuer les *légers* par un commerce d'exportation sagement favorisé & si bien établi que d'année en année, les petits propriétaires & les vigneronns puissent vendre leur crû à un prix soutenable.

Nous avons certainement plus de vignes qu'il ne nous en faut pour ne faire qu'un commerce domestique de nos vins. Les petits propriétaires pour tirer un peu meilleur parti du leur, sont obligés de faire de leurs maisons des bouchons infiniment pernicieux à l'état, à la société & à eux mêmes ; puisque généralement les enfans nés & élevés dans les maisons, où l'on vend vin, s'y perdent physiquement & moralement : le nombre de ces familles est très grand, & celui des bons sujets, qui s'y trouvent est fort petit.

Eh ! quel mal y auroit-il que l'exportation de nos vins fit renchérir de beaucoup ceux à notre usage ? Liberté entière, laissée à l'industrie, routes convenables établies & dans vingt ans nous verrons cette heureuse exportation s'ouvrir des issues, que nous ne saurions apercevoir dans l'état de gêne !

Nous en deviendrions plus sobres, plus sains & plus riches. L'argent pour notre boisson circuleroit d'avantage ; mais il resteroit ni plus ni moins chés nous. Il passeroit seulement plus libéralement des contrées aisées dans des mains indigentes. Le travail des vignes seroit
mieux

mieux fait ; nous aurions plus de vins surabondans à exporter, & bientôt la population reprendroit vigueur dans les vignes, qui se dépeuplent manifestement.

Vous savés, MM., qui sont nos voisins qui s'accommoderoient volontiers de nos vins surabondans. Vous connoissés tout ce qui nous manque pour ouvrir ce commerce ; il seroit aisé de nous en nantir, aujourd'hui que nos vins sont à bas prix. Nos voisins une fois accoutumés à nos vins, ne les abandonneront plus ; mais du commencement il faut que le bon marché les leur fasse agréer, & nous avons besoin d'eux pour nos vignobles qui seront peuplés & cultivés au mieux, dès que ce ne sera point du mince revenu des petits propriétaires, & du salaire des vigneronns que les négocians s'enrichiront. Leur profit légitime doit se prendre principalement sur ceux, qui consomment nos vins ; & du moment qu'ils adopteront ce principe, tout ira bien. Si au contraire leur principe étoit purement mercantil, & que rapportant tout à eux, il leur arrivât de négliger trop de faire trouver aux cultivateurs, ce qui leur revient légitimement ; il n'y auroit qu'un prompt rétablissement de la liberté entière du commerce des vins, & une permission générale pour chacun d'exporter ce qu'il pourra, & comme il le pourra, qui pût conserver nos vignobles à nos neveux, qui auront à peine leur suffisance de vignes ; si l'agriculture & la population

tion font chés nous les progrès, que nous avons lieu d'espérer.

Si nous avons lieu d'être en peine de nos vignobles, nous avons lieu aussi de nous inquiéter de nos laboureurs, qui souffrent beaucoup des importations de bleds étrangers.

Une année comportant l'autre le canton produit actuellement plus de bled qu'il n'en faut pour notre consommation. Mais sur le pied, sur lequel est aujourd'hui notre agriculture & la population; les travaux & les fraix, que demandent nos champs, sont trop considérables, pour que ceux, qui labourent leurs propres champs, & à plus forte raison, les fermiers, pussent vendre leurs bleds, au prix qu'ils les vendent depuis du tems.

S'il eût été possible de remplir les magasins de provisions petit à petit de nos bleds surabondans; cela eût été très utile à notre agriculture. Tous nos petits laboureurs, ces soutiens de l'état, auroient par ce moien eû de la facilité de vendre leur superflu à un prix raisonnable. Ils auroient été en état d'acquiter les arérages des sommes qu'ils doivent; & ils auroient non seulement conservé leurs charruës, mais ils auroient renforcés leurs attellages. Les greniers de LL. EE. auroient à la vérité été remplis avec un peu plus de dépenses; mais sans l'exportation d'un obòle. Les capitaux, que l'état auroit répandu dans l'état, auroient retabli les labourenrs en crédit

dit chés les rentiers, & insensiblement la somme, qui a été exportée, auroit reflué en entier & en nature au trésor du souverain : au lieu qu'elle ne pourra, ce me semble, être remboursée qu'au détriment de notre agriculture. Il faut vivre à la campagne & connoître à fond les fraix & les travaux des laboureurs pour sentir leur détresse : les uns pour gagner du tems exterminent par des charroirs forcés les attellages qui doivent faire les labours de la campagne prochaine. Quelques uns déjà quittent la charruë. Et il en est sans doûte encore, qui seront forcés de faire la même chose ; soit pour payer les arrérages accumulés, qu'ils doivent, soit parce qu'ils ne seront pas en état de remplacer le premier cheval de labour qui leur manquera.

Du passé, dans ses revers, le laboureur trouvoit chés les bourgeois des petites villes de petites sommes à emprunter : aujourd'hui ils sont obligés d'emprunter eux mêmes. Dans la capitale on ne prête guère que de grosses sommes, & on place ses capitaux dans l'étranger. Les retours des revenus sont une sorte d'importation d'argent d'une utilité équivoque : au lieu que l'exportation des capitaux nuit bien sûrement à la population, à l'agriculture, & à notre industrie.

Il est heureusement pour l'agriculture encore quelques contrées peuplées de riches paisans, qui le sont pour avoir vécu de père en fils dans les sages principes d'économie de

de nos ancêtres , & c'est là que le petit laboureur trouve les secours qu'il lui faut pour attendre un tems plus favorable pour l'agriculture. Ces contrées heureuses font une petite partie du canton , & il presse de rendre, moiennant notre éducation à l'industrie, & une nouvelle économie rurale, notre aisance plus générale.

Je reviens avec une joie sensible à ce qui regarde cette époque si désirable pour tous les bons citoyens & les amis des hommes. Dès que nous serons maîtres absolus de nos terres à parcourir, nous égalerons nos voisins en fait de la bonté de nos fonds, que nous destinerons à la culture des bleds, & nous les surpasserons par la matière de nos engrais, quand nous le voudrons.

D'ailleurs, être moins sujet à être battu par la grêle; n'être point labouré par les sangliers, ni mangé par le fauve; n'avoir aucun impôt à paier; être sujet à moins de maladies dans les bleds, & avoir espérance de n'être pas fouragé & ravagé de l'ennemi, en font de très grands.

Gagnons encore de vitesse nos rivaux sur l'emploi constant de nos sols, à quoi ils feront le plus propre; mettons promptement en œuvre tout ce qui peut augmenter nos récoltes sans ajouter à nos fraix & à nos travaux: inventons de nouveaux outils d'agriculture; des expédiens de toutes espèces pour labourer, semer, moissonner bien, & à meilleur marché; conservons

conservons bien nos bleds battus. Et si nous avons des raisons, pour adopter de préférence la culture des bleds pour en faire un commerce d'exportation, nous aurons inmanquablement deux cent mille bouches de voisins & alliés à nourrir pour du tems, de nos bleds superflus.

Avant que nos rivaux, qui les nourrissent actuellement aient reconquis sur nous ce que nous leur aurons ôté, nous renoncerons de nous mêmes à ce commerce, & nous consumerons avec plus de profit toutes nos denrées chés nous.

Le commerce d'exportation économique le plus sûr & le plus profitable pour nous, sera toujours celui de nos fromages & surtout d'élever tout le gros bétail, que nous pourrons; de diriger nos opérations économiques à ce but, & de nous concentrer dans la recherche, & l'application des moiens d'améliorer nos races, soit pour vendre nos animaux de service avec plus de profit, soit pour étendre le commerce de nos bêtes grasses.

Nous sommes absolument prérogés pour cela par la nature au moien de nos montagnes & de nos vallons. Nous le ferons bien plus, dès que nous emploierons toute la partie de nos jachères d'un bon sol intérieur à cultiver les fourages à racines pivotantes, & nos mauvais sols ex- & intérieurs, pour y semer des bleds farazins &c.

L'aspar-

L'esparcette réussira dans une grande partie de nos soles ; nos regains & nos racines bulbeuses engraisseront supérieurement. Et en troublant le boire des bêtes à l'engrais avec des farineux ; les peuples des pais plats engraisseront sans autre , & à fort bon marché tout ce qu'eux , & les montagnards pourront élever de bœufs.

Ce commerce une fois en train , nous deviendra si utile , que nous trouverons parfaitement notre compte , de ne cultiver pas plus de bled , que le nécessaire à notre propre usage ; & nous ferons servir à engraisser notre bétail , ce que nous pourrons avoir de superflu.

N'avons nous pas tout ce qu'il nous faut pour réussir dans ce commerce ? Une réputation faite ; un peuple qui y est incliné , qui a de l'expérience , & tout l'attirail domestique , qu'il lui faut pour cela , si bien qu'il n'est question , que de lui faire faire au mieux , ce que ses dévanciers ont généralement assez mal fait. Le profit , que nonobstant cela ils ont tiré de ce commerce , est le plus sûr garant , de celui que nous ferons. Qu'avons nous à craindre ? Personne ne nous supplantera. Nous sommes favorisés par la nature : d'ailleurs une pareille économie rendra notre patrie très impropre à servir de théâtre pour la guerre. Il faut pour cela des tās de bled & d'avoine , & plus nos fourrages seront excellens pour nos bêtes à cornes.

nes, plus il feront pernicieux aux chevaux de l'ennemi.

La Hongrie fournit des bœufs gras aux boucheries de Paris ; ces lourds voyageurs, s'il m'en souvient bien, font leur route au printems & en automne. Les troupeaux se succèdent de huitaine en huitaine ; l'entrepreneur sage a des pâquiers tout arrêtés pour leur y faire prendre par succession, leur repas & leurs repos. Les premiers arrangemens d'un aussi long voyage furent sans doute pénibles ; mais il en falloit un aussi peu dispendieux & un aussi convenable pour une aussi longue marche. Sans nous tourmenter, un choix sage de six places dans le canton, où il y auroit toutes les semaines un marché de bœufs gras, suffiroit pour nous faire constamment bien vendre notre superflu.

Le Comtois industrieux ne fait pas arriver par eau ses fromages & ses autres denrées de débit dans la capitale du royaume. Il a chés lui de bon bois de charronage, & de bons cuirs à bon marché. Il a de bons chevaux de service pour les fermiers de l'Isle de France. Il connoit la forme de leurs chars ; le sien est pareil. Il vend ses fromages, son char, ses chevaux tout harnachés, & il retourne chés lui toujours à vuide, & bien payé, parce qu'un correspondant, qui connoit les lieux, lui a trouvé ses marchands avant qu'il fut arrivé : c'est pour dire qu'il est bien des débouchés pour le betail, pour qui a de l'industrie.

Quand

Quant à nous, n'avons nous pas cinquante villes puissantes à fournir de bœufs gras, & ne ferons nous pas sûrs d'être préférés, dès que nous pourrons les vendre chés nous, ou les livrer à l'endroit de leur consommation, meilleurs, & à aussi bon marché qu'on ne sauroit les tirer d'ailleurs ? Les premiers arrangemens pour livrer soi même à l'endroit de la consommation demandent sans doute de la tête : mais dans la suite rien de moins embarrassant, qu'un pareil commerce, & rien de plus stable ; si tout est bien concerté, tant pour le départ que pour l'arrivée, dès qu'on se borne à ne pourvoir, que les villes qu'on pourra pourvoir constamment sans aucune interruption.

Enfin, pourquoi ne salerions nous pas, & ne fumerions nous pas, comme les Wespaliens, pour le service des mers &c. les bêtes que nous ne pourrions pas débiter avec profit en vie ? Les cuirs & les suifs, qui nous resteroient, feroient un grand objet de commerce pour nous. Nous ferions surtout notre occupation du bouccanage durant les carêmes. Et dès qu'on feroit arrangé avec les différens bureaux sur le Rhin pour diminuer les péages & que toutes les voies au lac de Genève seroient en état, nous atteindrons facilement l'Océan & le Rhône navigable.

Zurich, qui fait s'enrichir de tout a trouvé le moien de faire passer ses langues de bœuf fumées pour une friandise, qui est servie à
toutes

toutes les grandes tables, & qui se paie fort cher.

Et pourquoi ne parviendrons nous pas à faire d'aussi bons bœufs salés, qu'à Hambourg; des *Pater Stück* comme en Westphalie, & d'aussi bons jambons que ceux de Mayence? Pour tout cela il n'y a que l'industrie, qui nous manque; nous saurons demain, si nous le voulons, tous leurs arts.

Toutes ces choses cependant enrichissent depuis des siècles des provinces entières. Si nous étions pourvûs abondamment de viandes bien fumées; les pourvoieurs des places fortes & des grandes villes du voisinage, nous les enleveroient bien vite, & une fois arrangés pour cela, nous pourrions donner nos viandes fumées à aussi bon compte, que qui ce puisse être, puisque nous ne paions pas de gabelle.

D'un autre côté, il ne tient qu'à nous de perfectionner nos races de chevaux pour en tirer meilleur parti, que du passé; mais un commerce d'exportation de chevaux, ne sauroit faire pour nous un objet équivalent à nos bœufs gras & à nos bouccanages.

Enfin, les vivres suivirent toujours les armées, & les arts & le commerce, les pais, où les vivres abondent. Nous avons actuellement nos lins, nos chanvres, nos toiles crues & peintes &c., qui occupent bien du monde, & seulement trop pour l'état présent de notre agriculture & de notre population.

Il est cent arts auxquels nous pourrions fournir la matière, soit parce que nous l'avons chés nous, soit parce qu'il en faut très peu pour occuper beaucoup d'ouvriers ; dès que nous aurons des vivres surabondans à bon marché, nous ne manquerons pas de gens, qui les consumeront, & qui enrichiront nos marchands.

Que ceux donc, qui ont leurs revenus en fonds de terre, en dimes &c. ne s'inquiètent pas d'avoir des denrées à leur charge, plutôt qu'à leur profit ; à mesure que la masse augmentera, nous aurons de nouveaux débouchés.

Mais que les manufactures, & les ateliers peuplés d'ouvriers, ne devancent pas l'abondance des vivres, réunie à leur bon marché permanent ; de nous hâter trop d'attirer chés nous des colons industrieux d'ailleurs, ou de nous y vouër nous mêmes trop tôt, ne feroit nous réussir : la dernière erreur ralentiroit les progrès de notre agriculture, & nous serions tentés de conserver à l'industrie ses établissemens précoces, en forçant le bon marché par de là de ce que le cultivateur pourroit endurer ; nous perdriens à la fois l'agriculture & les arts.

Supposé qu'on fût tenté de voir s'il seroit praticable d'abolir le parcours par le bon emploi des biens communs, il faudroit pour ne pas faire de faute qu'un excellent œconome, qui connût assés bien les propriétés des sols

ex-

ex. & intérieurs pour ne pas se tromper ; armé de sa tarrière, fit la tournée, dans la partie allemande du canton, & un autre dans la partie romande, pour voir & examiner les différens fonds communs de chaque village & dresser un état des moïens de nantir les communes des bois, des parcs, des luzernes & des plantations en question. Il remarqueroit encore les fonds communs, qui pourront être conservé sans préjudice pour l'agriculture, & la qualité des surabondans : entendu que ceux-ci pourront souvent satisfaire aux besoins de la commune voisine.

Un été suffiroit à cette opération, & l'hiver seroit employé à digérer le tout, si les conclusions étoient pour l'exécution du projet : il faudroit établir les abreuvoirs communs, rapprocher les terres & les feuillages nécessaires pour préparer les terraux des communes, fixer la destination du sol, le borner, le repartir en parties.

Il restroit à labourer ces terres, à les engraisser, à les sèmer en prairies artificielles : & toutes ces opérations différentes, à les bien faire, absorberoient deux années. Il en faudroit deux encore pour que les luzernes soient en rapport, & ce ne seroit qu'à la cinquième que le cultivateur seroit en état de se passer du parcours.

Cette conquête ne pourra devenir incontinent la corne d'abondance pour nous. Nous manquons de bras : & il faudroit du tems aux cultivateurs pour faire valoir au mieux nos vastes jachères.

J'en ai craïonné les longueurs , en craïonnant les moïens. Le tems qu'il faudroit pour rapprocher les fonds de chèque habitation ne sauroit être court , & il ne me reste plus rien à dire là-dessus ; si ce n'est , que tout autre expédient pour reformer les communes & abolir le parcours , aura infailliblement des inconvénients & des retards bien plus grands.

Si au contraire l'abolition du parcours par le bon emploi des biens communs pouvoit avoir lieu , & qu'on voulût en même tems mettre en œuvre les différens ressorts dont j'ai parlé : ils joueroient avec une harmonie , qui nous feroit faire des progrès également solides & rapides. Dix années suffiroient pour n'être plus , qui nous sommes , & dans vingt ans notre chère patrie seroit celle des sciences & des arts ; sans quoi notre existence physique & morale ne sauroit être qu'imparfaite.

Soïons donc encore bien conséquent dans tout ce que nous méditerons , quant à l'industrie.

Il est des commerces , des manufactures , des arts & des métiers , pour lesquels nous sommes

mes prérogés par la nature, & ce font les seuls, que nous devons nous préparer à cultiver. Notre profit fût-il médiocre, il fera du moins sûr & permanent.

L'artiste ne fauroit exceller sans le secours des favans & des négocians aux aguets des progrès, que font les étrangers, des changemens de leurs goûts &c. Et c'est d'après ces principes, que nous devons élever notre jeunesse à l'industrie.

C'est pitié de voir comment nous nous y sommes pris à ces égards jusques ici. Tout notre systême a été d'imiter celui, que d'heureux hazards ont fait prospérer, & de nous entredétruire les uns les autres dans le petit cercle de notre commerce & de notre industrie domestique.

Encore une fois, aïons du systême! Voïons en quoi la nature nous a privilégié par notre position, par nos talens, & les matières de main d'œuvre, que nous avons chés nous; ou que nous pouvons aisément attirer à nous, sans avoir à craindre d'en manquer, pendant que nos grands voisins seront en guerre. Appliquons-nous à les travailler supérieurement, dès que nous serons sûrs d'en pouvoir faire un commerce d'exportation utile: ou de diminuer parla l'exportation de notre argent. Dès lors chacun vivra, & chacun prospérera dans sa sphère d'activité.

Ne dédaignons pas les plus petits objets ; leur assemblage en fait un grand. De fort grandes entreprises ne doivent pas seulement nous tenter ; nous sommes trop bornés pour cela.

Les ateliers de Nuremberg dans nos montagnes, & ceux des quais des Augustins & des horlogeurs de Paris dans nos villes, feroient passer bien utilement leurs longs hivers à nos montagnards ingénieux & bien organisés, & banniroient bien vite l'oisiveté & la pauvreté de nos villes.

Et dès qu'on élèvera en même tems des commerçans d'ordre, qui, sans faire languir le petit ouvrier le débarasseront aussitôt de ses ouvrages, tout ira au mieux.

Mais qui méditera ce système, qui le vivifiera ? Il ne sauroit ni se former ni se développer sans les veilles d'un agent supérieur, qui dans la suite devra s'occuper encore constamment de ce qui se passera chés nous, & au dehors pour nous faire adopter à tems, ce qui nous intéresse. Ce promoteur de notre industrie, sachant que l'habitant du nord fait passer chés nous pour la France méridionale & l'Italie, ceci & cela, les tapisseries cirées par exemple, nous encouragera aussitôt à gagner ce commerce sur lui : Rien de plus aisé, le Saxon achète les toiles aussi bien que la cire qu'il emploie. Nous avons la toile, & nous aurons chés nous la cire, quand nous
voudrions

voudrons apprendre à bien gouverner nos ruches.

Berlin a gagné des sommes immenses avec ses Berlins, & nous pourrions par un commerce de voitures de goût & de tout prix, que nous vendrions souvent toutes attelées, gagner beaucoup avec nos voisins ; nous n'aurions pour cela que le fer & les couleurs à acheter : & des articles qui passent chés nous du nord au midi, & du midi au nord, il en est beaucoup, dont nous pourrions faire notre profit.

De grace MM. , reveillés nous de notre léthargie, la plus grande partie des habitans de nos petites villes végète, où leurs nombreux postes d'honneur qu'ils ambitionnent avec passion, absorbent tout leur tems ; tous ces emplois achèvent de les distraire des occupations utiles, & de les apauvrir, s'ils s'aquittent bien de leurs charges, ou les emploïés distraient de leurs occupations, & apauvrissent leurs ressortissans, s'ils les font mal.

Apprenés leur à faire un sort plus heureux à leurs enfans par une éducation, que vous leurs tracerés au but de peupler notre chère patrie d'une jeunesse, qui s'entre-aide à y faire fleurir les sciences, le commerce, les arts & les métiers, qui nous conviennent. Grands & petits, tout le monde blâme l'indolence du bourgeois de toutes nos petites villes ; au lieu de

le blâmer, voyons si ces défauts ne sont pas un mal, qui nécessairement a dû le gagner. Considérons, que généralement parlant les alliances perpétuées dans un petit nombre de familles, sont non seulement préjudiciables à l'homme physique, qui par là, de génération en génération, perd quelque chose de l'activité, & du nerf de l'esprit qu'avoient ses ancêtres: mais cela même détériore encore nécessairement l'homme moral. L'affection sociale, la bien veillance générale & les passions, qui élèvent l'ame ne sauroient prédominer dans le cœur de celui, qui est élevé à faire ruche à part. Toutes les erreurs, toutes les petites passions, la paresse, & toutes les mauvaises habitudes de ceux à qui il tient, fussent elles les plus contraires au bien de la société, seront infalliblement chés lui héréditaires.

Voilà, Messieurs, à quoi nous mènent nos bourgeoisies les sepulcres de tous nos talents. Elles ne sauroient manquer de devenir de plus en plus funestes à nous-mêmes, & pernicieuses à l'état & à la société, puisqu'il est exactement impossible dans nos petites villes de cultiver selon le vœu de la providence les talents qu'elle accorde aux enfans qui y naissent. Il faut nécessairement sacrifier tous ces petits citoïens à remplir les vœux du lieu, qu'ils en aient le talent ou non. Cette nécessité seule, qui est contre nature, suffit pour faire lan-

languir insensiblement le commerce, les arts & métiers dans une grande ville, fût-elle aussi privilégiée, que l'est la ville de Bâle; & dans les petites villes, elle ne sauroit que détruire de fond en comble toute espèce d'industrie.

Attaquons donc les causes premières de notre infortune. Ce sont nos bourgeoisies, qui nous ont mis dans l'état où nous sommes. Mêlons nous d'avantage, circulons d'une place à l'autre; bientôt nous serons moins concentrés, plus actifs; & avec de la facilité de nous établir dans la ville qui nous conviendra, nous travaillerons tous utilement pour l'état & pour nous, du moment qu'avec cela chaque ville saura à quoi elle doit s'appliquer de préférence. C'est là ce que, avant toute chose, il faut nous enseigner pour jeter de bonnes fondations à l'industrie. De nous laisser faire librement tout ce que nous pourrions ne suffiroit pas pour nous rendre industriels; nous avons absolument besoin d'être guidés & vivifiés.

Dès que vous voudrés vous occuper de la population & des moïens de faire prospérer les villes; daignés, MM., de commencer par la ville de Coppet & de finir par la ville d'Aray; votre carte économique de nos besoins & de ceux de nos voisins; le vœu de la nature pour chaque ville, & ses prérogatives pour y faire fleurir telle industrie vous indiqueront, où il faut réunir tels fabriquans,
tels

tels artistes, tels artisans; vous saurés à quelles villes conviendrait tel commerce d'exportation de nos denrées superflues, & lesquelles il convient de faire servir d'entrepôt aux productions de l'industrie des contrées différentes pour les distribuer dans le canton & au dehors. Et en encourageant spécifiquement chaque ville à remplir son objet, insensiblement l'industrie seroit apointée à faire valoir nos différens emplacements, comme le feroient les cultivateurs à faire valoir leurs différens sols. Ici nous aurions pour principe de faire valoir les sols & les végétaux, l'un par l'autre. Et là nous aurions pour maxime de faire valoir les emplacements & les talens, l'un par l'autre. En dirigeant d'après ces principes les opérations pour faire fleurir le commerce, les arts & les métiers, l'habitant des villes sortiroit de l'état de gêne où il est, quant à l'éducation de ses enfans. Et si chacun avoit de la facilité d'acquérir la bourgeoisie du lieu, dont il auroit le talent, cela suffiroit pour faire faire à chaque ville de grands progrès, dans la sorte d'industrie, qui lui auroit été assignée; & je crois que la moindre de nos villes prospéreroit, & feroit le profit de l'état & celui de la société, si en même tems ses habitans étoient occupés d'après le vœu de la nature.

Que

Que je m'explique par un exemple. Je prendrai la ville du canton actuellement la moins utile à l'état & à la société. N'est-ce pas depuis des siècles, le vœu de la nature que la ville d'Untersee soit peuplée d'une colonie de maréchaux grossiers, de ferruriers, d'armuriers de cloutiers &c. Les cours d'eau, les chûtes d'eau, les charbons n'y manqueront jamais. Les bois des environs qui pourrissent sur tige, feroient tirés à profit, & nos ouvrages en fer nous coûteroient beaucoup moins. Les mines de fer même abondent dans cette contrée, & probablement, il ne nous manque que des entrepreneurs instruits à fond de cette branche de métallurgie, pour avoir sur le lieu du fer, & de l'acier de bonne qualité.

Qu'y a-t-il de plus en Forêt, ou depuis des siècles cinquante mille ames vivent de leurs fabriques différentes en fer ?

Bienne a actuellement quarante maîtres tanneurs & chamoiseurs, qui tous s'enrichissent. N'avons-nous pas une couple de villes d'un accès facile pour y conduire les dépouilles de nos animaux, où la matière du tan & les bois abondent, & où des eaux savonneuses battent les murs des maisons ?

Il est peu de nos villes, qui n'aient quelques prérogatives, & il est désirable que celles, qui n'en ont point le sachent, & qu'elles renoncent à la vie bourgeoise pour se livrer entier à l'agriculture.

Au

Au reste, c'est un choix sage du lieu, qui fixe la fortune à l'industrie, il suffit que les vivres & les matières, dont chacun a besoin, y soient à bon marché, & dès que l'ouvrier pourra rabatre au marchand sur sa marchandise les fraix du transport jusqu'à l'endroit de l'entrepôt, il débitera toujours ses marchandises de main d'œuvre.

D'ailleurs, le plus sûr moïen de perfectionner les arts quelconques est, de rassembler dans le même lieu un grand nombre de maîtres, qui exercent la même profession; l'un devient l'é-mule & le promoteur de l'industrie de l'autre; mais il faut avoir soin de rassembler toujours les arts, qui s'entre-aident mutuellement. Pour fabriquer des voitures, il faut que le charron, le sculpteur, le maréchal, le sellier, le ferrurier & le peintre soient rassemblés &c. &c.

Nous voulons dans nos villes avoir un peu de tout; il s'en suit que nous païons tout fort cher, & que nous & nos ouvriers sommes mal. Nous serions bien mieux, si nous trouvions, par exemple nos ferrures & nos principales choses pour la batise à commander dans des fabriques, ou à acheter aux magasins d'entrepôt, & que nous n'eussions, que peu d'ouvriers pour finir & pour mettre en place.

C'est

C'est ainsi qu'une ville contribueroit à la population & à la prospérité de l'autre, & dès que chaque ville saura, à quoi elle devra s'appliquer, quel moïen plus simple, & plus prompt pour peupler nos petites villes, & de les peupler de bourgeois, qui aient l'industrie du lieu, que celui de donner gratis la bourgeoisie, à ceux qui du consentement du magistrat épouleront de leurs bourgeois. Nous satisfairions encore par ce moïen au goût décidé, que nous avons de vouloir être bourgeois du lieu que nous habitons.

Je ne connois que ces moïens réunis pour recouvrer les qualités physiques & morales, dont nous avons besoin pour arrêter la dépopulation & la décadence des petites villes, & pour jeter un fondement solide à l'industrie.

Nos filles, qui presque toutes vieillissent dans le célibat, rempliroient le vœu de la nature. Les bourgeois, que nous acquérerions par elles, ne seroient point étrangers dans nos villes. Par les attentions du magistrat, ces nouveaux bourgeois souvent nous apporteroient avec des talens désirables encore quelques biens & le bien de nos filles nous resteroit.

Nos garçons (ce qui seul porte fort loin) pourroient être élevés à l'industrie pour laquelle ils auroient le plus d'aptitude, & il faudroit bon gré mal gré que nous en eussions,
nous

nous appliquer à les bien élever à l'industrie du lieu de leur naissance, si nous les y trouvions propres.

Quelques questions économiques sur cette matière importante nous éclaireroient sans doute.

Pour dire encore un mot de l'agriculture, j'ai peine à croire, que les communautés en état de cela, à la pluralité des voix, refusent de souscrire à l'abolition du parcours au moïen de l'emploi des biens communs, que je propose, dès qu'elles seront bien dirigées, & bien informées du bien, qui en resulteroit, non seulement pour la communauté, mais encore pour chacun de ses individus. Pour affranchir leurs champs du parcours, & pour en avoir la propriété en entier, ils quitteroient, je pense, leurs communes surfluës à des conditions moins favorables pour eux; & afin d'aller au plus sûr, on n'auroit qu'à commencer par les villages les plus dociles, & où il y a le moins de compâturages. L'état fleurissant, où bientôt après seroient leurs fins & leurs jachères, entraîneroient inmanquablement leurs voisins à suivre leur exemple.

Les villes, j'espère, seront portées d'elles mêmes à ne pas laisser plus long-tems leurs fonds communs dans l'état de non-valeur, où ils sont; & sur ce pied cette opération fondamentale pour la réforme de notre agriculture,

se

se feroit petit à petit comme d'elle même; au lieu que l'expédient, que j'ai proposé pour précipiter l'abolition générale des parcours seroit dispendieux.

De façon ou autre, bientôt, j'espère les biens communs, & le parcours feront à nos yeux un opprobre; & vous solliciterés, MM. l'abolition du parcours, par le bon emploi des communes, s'il est possible.

La province de nos sols & de nos jachères, qui pour avoir plus d'un maître n'en a point, aura des maîtres.

Le cultivateur distinguera bien les propriétés de ses sols.

Il connoitra les besoins des végétaux d'usage principal.

Il ne les déplacera plus, & il fera valoir ses sols & ses végétaux différens l'un par l'autre.

Le champ dont la mauvaise qualité du sol extérieur a à peine païé les fraix & les engrais, qu'on y a mis, enrichira le cultivateur par son sol intérieur.

Il ne fémera les meilleurs bleds que dans ses meilleurs sols extérieurs.

Il aura de bonnes semences & de bons plants.

Il trouvera des facilités à vendre, à acheter & à faire des échanges pour rapprocher insensiblement ses fonds, de son habitation.

Ses règles de culture quelconque seront fondées sur des expériences si bien constatées, qu'elles seront des axiomes pour lui.

Son bétail nourri à l'étable soutiendra bien mieux le travail, & ses tas d'engrais doubleront.

Ses fraix & ses peines seront évidemment fort diminuées, & ses récoltes seront augmentées d'année en année par ces moyens différens.

Donc il pourra vendre à bon marché, avec profit, ce que du passé il a vendu chère sans profit.

N'est ce pas là réunir l'abondance permanente à un bon marché stable?

Qui ne sçait, que ce n'est nullement d'après la quantité des champs, mais d'après leur qualité, que la moisson se calcule. Dès que nous nous bornerons à labourer, & à bien engraisser nos bons sols extérieurs, avec la moitié moins de champs nous aurons plus de bleds, d'autant, qu'il n'y aura guère de repos pour les terroirs, que nous destinerons à la culture des bleds.

Donc la moitié de nos sols, qui est d'un sol glaiseux, humide; ou qui étant d'un sol extérieur graveleux & ingrat, est cependant
d'un

d'un fol intérieur bon, nous servira à augmenter la masse de nos fourages naturels, ou artificiels. Le cultivateur élèvera plus de bétail, il le nourrira & l'engraissera avec moins de fraix, par conséquent il pourra le vendre avec profit, quoi qu'à meilleur marché.

Moienant quoi ses bœufs gras ne sauroient manquer de coûter moins à l'endroit de leur consommation, que ceux qui arriveront d'ailleurs. Et au moien des débouchés qu'il aura, il pourra tous les huit jours faire accéder sa victime, prête à être immolée à la file de ses compagnes.

Enfin ses bêtes grasses ne lui seront jamais à charge; nos bouchers apprendront à bien découper les viandes destinées au bouccanage; le païsan apprendra la manipulation pour sâler & fumer aussi bien que ses concurrens. Et au moien d'une hâle de commune, à la Westphalienne, ces opérations se feroient dans la perfection sans fraix ni embarras.

Par ce moien le cultivateur œconome ne fera jamais embarrassé ni de ses denrées, ni de son bétail. Il fera des repas délicieux des pièces qui ne seront pas de débit, & ce qui le fera, les marchands l'enlèveront.

Cette nouvelle œconomie MM. ne contribuera pas peu à diminuer nos chevaux, & à en améliorer la race, d'où il nous reviendra de grands avantages: celui de gagner par là

le tems & les engrais, que le païsan perd par ses charroirs, en fera un grand pour l'agriculture; donc la nouvelle œconomie des biens communs & des terres à parcours fera indubitablement la fortune de l'agriculture, la gloire de l'état, & le bonheur des cultivateurs, & de la société entière.

Y auroit-il, MM. de faux principes, du sophisme, ou de l'exagération, dans ma déduction? Dès que c'est la vérité toute pure, pourquoi ne la pas développer dans un dialogue assez focratique, pour la faire paroître avec évidence aux yeux du peuple, qui convaincu de ses erreurs, & du bien qui l'attend, saisira les moiens pour l'accélérer, & suivra dans la pratique les principes qu'il apprendra dans le dialogue. Par ce moiien MM, vous serés goûtés du peuple; & d'un peuple, que la candeur, la clarté & la simplicité profonde de Socrate aura touché; il sera bien persuadé de son incapacité, & du mérite des travaux, que vous faites pour lui, & vous aurés toute la confiance.

Un almanach, qui seroit le seul permis de vendre aux païsans, & qui au lieu de vieilles nouvelles, contiendrait chaque année, *d'après un plan général bien médité* un certain nombre de préceptes aphoristiques, les plus importans pour lui, suffiroit pour l'instruction ultérieure du peuple cultivateur.

D'inviter dans le dialogue les cultivateurs de communiquer librement leurs scrupules & leurs expériences à leurs Pasteurs ; de prier ceux-ci de minuter sur un registre, ce qu'ils trouveront digne de l'être, & de vous envoyer ces minutes tous les ans feroit sans doute, refluer à vous bien des faits utiles.

D'insérer enfin, dans chaque almanach l'éloge de quelques bons livres sur l'agriculture, amèneroit les cultivateurs du moien ordre à se former insensiblement une petite bibliothèque économique ; ce qui ne sauroit manquer d'éclairer cette classe de cultivateurs, qui peut-être hazarderoient de faire de nouvelles expériences.

Mais n'en espérons pas plus que de raison. Les expériences avec les exotiques, le fouillage profond des terres, de semer & planter méthodiquement des bois & forêts, le potager, la multiplication du gibier, du poisson & cent autres choses, seront toujours du département des cultivateurs d'ordre. Le peuple même ne profitera que lentement de leurs succès les plus frappans ; mais il imitera finalement toujours.

Il est donc très important, que les cultivateurs d'ordre se multiplient à la campagne. Leur exemple est précieux au peuple, & ils lui font de grands secours ; surtout s'ils y passent leur vie. Ce sera principalement eux,

que vos travaux éclaireront, & c'est d'eux que votre illustre Société recevra les subsides les plus solides, pour continuer vos travaux généreux.

Qu'il seroit à souhaiter, MM., que les grands domaines du Souverain, qui sont annexes aux châteaux de LL. EE. pussent être exemptés des fréquens changemens de régie, qui leur arrivent. Une œconomie permanente seroit indubitablement le profit du Prince, & de l'usufruitier; & un excellent œconome, qui pour sa vie, seroit à la tête de chacun de ces grands domaines, & qui seroit correspondant par état, de votre société, vous seroit très utile. Ses faits & ses succès seroient vus des ressortissans du balliage, qui en feroient leur profit & celui de l'agriculture.

Vois - je bien, MM., en observant dans l'ensemble de tous mes agens de ressorts suffisans, non seulement pour la réforme de tous les grands vices de notre agriculture, & de notre industrie; mais encore des moïens des plus efficaces pour arriver aux progrès, dont nous sommes susceptibles, & que nous pouvons avec raison espérer de faire?

Je vois par le jeu de ces différens ressorts nos villes reprendre vie, & toutes les contrées de notre chère patrie, se repeupler. Les clôtures & nos barrières superflues tomberont d'elles-mêmes. Toutes nos sources seront tirées à profit.

profit. Nos petits marais, dont les propriétaires se gênent réciproquement les uns les autres, je les vois devenir les biens propres d'une société d'économistes sages, qui sauront les faire valoir &c. &c.

En un mot je ne vois que prospérité, diminution de frais & augmentation de revenus pour tous & un chacun.

Si j'excepte les fléaux, qui nous arrivent par les eaux, & nos grands marais, tous les autres fonds se bonifieront insensiblement par mes agens réunis.

Ces deux objets ne seront jamais une tâche pour le peuple cultivateur. Et n'espérons pas plus que de raison de nos grands marais. Il en est peu, qui le soient par la raison des inondations, ou des infiltrations, provenant des lacs & des rivières. Des sources immenses y amènent leurs eaux souterraines : déposées à la surface, elles sont refoulées au sol extérieur, avec une force & une abondance proportionnée à la crue des sources.

Comment trouver & comment couper ces sources ? De saigner un marais pareil à la profondeur de son lit de glaise, seroit le plus souvent impraticable. Le niveau se trouveroit à vingt & trente lieues de là : de saigner le sol extérieur seulement, demande que des fossés sans nombre, versent constamment leurs eaux dans des maîtres fossés, & que ceux-ci

puissent se décharger dans un fossé capital, qui se vuidât d'un cours aisé dans une rivière.

Pour tout le reste de nos terres, la bonification sera sûre. Les fraix du Prince & ceux des sujets seront peu de chose, vis-à-vis du bien, qui en résultera, & ce seront des capitaux placés au plus haut dénier qu'il soit possible d'en placer.

Pour l'avancement de la population, il me reste à désirer l'établissement de l'inoculation de la petite vérole, & plus de secours au peuple malade & aux femmes pour leurs couches.

Nous aurions pour cela la plus grande facilité. Qu'il y ait dans la capitale un excellent homme pour faire tous les ans un cours d'accouchement. Un cours d'anatomie & de chirurgie complet, & un autre cours de médecine & de pharmacie abrégé, & médité exactement pour former de bons chirurgiens de compagnie.

Que Messieurs les Chirurgiens de Berne préfèrent d'avoir pour élèves, & à leur service des enfans du canton, qu'ils en aient un plus grand nombre, afin de pouvoir leur accorder le tems nécessaire pour faire leurs cours.

Que Messieurs les capitaines, qui ont des compagnies avouées tirent leurs chirurgiens,
du

du nombre de ces élèves; & que la faculté de médecine de BERNE ait charge de ne leur en donner, que de capables. J'ose le dire pour l'avoir vû de près pendant longues années; nos troupes en feroient incomparablement mieux soignées, qu'elles ne le sont par la majeure partie des étrangers, qui occupent ces postes, & qui après avoir appris leur art à nos dépens, vont l'exercer chés eux au profit de leur patrie : au lieu que de nos élèves, il en reviendrait toujours un nombre suffisant, qui établis çà & là, seroient aussi utiles à l'état, que nos audacieux empiriques sont pernicieux.

Les hôpitaux de la capitale seroient de bonnes écoles pour initier cette jeunesse dans la pratique, & elle ne sauroit manquer de faire de rapides progrès : dès qu'on n'admettroit à la profession, que des sujets bien organisés, & qui y seroient propres, par une bonne éducation préliminaire.

La conservation de la bonne espèce d'hommes est encore, MM., une des choses, qui doit nous tenir à cœur. Il est un mal physique très commun aujourd'hui parmi le peuple; souvent le malade se néglige, & plus souvent encore il est mal traité : le vice, dont je parle, étant imparfaitement détruit, ne sauroit manquer de peupler insensiblement un pais aussi froid, que le notre, d'une progéniture misérable.

Je n'ai déjà que trop souvent sujet de gémir du fort malheureux des innocentes victimes de la débauche de ceux, qui leur ont donné la vie, & il presse plus qu'on ne pense, de diminuer ce fléau.

Ne devrions nous pas aussi nous procurer de meilleurs secours pour notre bétail malade. Nous ne manquons pas absolument de gens, qui ont de l'expérience. Le nombre en est petit ; celui des ignorans est grand : les plus habiles sont sans principes, parce qu'ils ne pratiquent pas la dissection des animaux. Ne conviendrait-il pas de les y encourager, & de solliciter pour une douzaine des plus réputés, quelque prérogative ; comme, par exemple, d'enseigner leur art, & de nantir leurs élèves de lettres de maîtrise &c.

Vous avés permis, MM., que chacun vous proposât ses méditations sur les moiens de faire fleurir l'agriculture, le commerce & les arts, en notre chère patrie, je vous supplie de recevoir ce cahier avec bonté.

Je me suis occupé de la recherche de ce que nous avons de plus essentiel à faire pour cela, & j'ai hasardé MM., de rassembler, & de vous proposer quelques expédiens, qui m'ont parus être des plus propres pour arriver à nos fins.

J'ai évité autant que j'ai pu d'errer dans les principes. Je me suis appliqué à être conséquent,

féquent, & à ne faire entrer dans mon plan, que ce qui m'a paru être indispensable au but, que nous avons. Enfin, j'ai cherché de ne mettre en avant, que des moyens d'une nature à ne nuire à personne, & à faire le profit de chacun, & j'ai préféré toujours ceux, qui m'ont paru être de la plus grande influence.

Nous avons à réformer les vices, qui existent dans l'œconomie des biens fonds des communes, & dans ceux qui sont sujèts au parcours; je fais cesser la mauvaise œconomie des derniers par le bon emploi des premiers.

Un seul agent nantiroit nos troupes de bons chirurgiens & nos peuples de la campagne de tous les secours, qui leur manquent.

Le commerce des bœufs gras réuni au boucanage nous préserveroit de tous les écueils auxquels nous avons été sujèts jusques ici dans le trafic de nos bestiaux & de plusieurs denrées, &c.

De nous faire connoître le vœu de la nature pour chaque ville, & de nous persuader à nous ouvrir réciproquement les portes de nos petites villes, finiroit toutes nos infortunes & nous rendroit sans autre, aussi industrieux, que le sont d'autres nations.

Daignés MM., d'examiner ce cahier point à point & de peser aussi l'ensemble de mes agens. Dès que nous pensons sérieusement à faire valoir nos sols différens, nous réussirons
indubi-

indubitablement. Du passé nous n'avons pas eû de principe fondamental. Mon observation sur les propriétés particulières des sols ex- & intérieurs, & les règles, que j'ai craionnées pour faire valoir les sols & nos végétaux d'usage principal l'un par l'autre, nous meneront, j'espère, insensiblement à réformer & à perfectionner notre œconomie rurale dans toutes ses parties grandes & petites.

Si nous voulons accélérer nos progrès de l'agriculture, ne tardons pas d'arrêter la dépopulation. Appliquons nous surtout à peupler une contrée par l'autre, en faisant subsister libéralement les contrées indigentes, du superflu des contrées aisées; les unes & les autres, auront plus d'aptitude pour avancer efficacement la population. Et si nous voulons, que les progrès, que nous ferons dans l'agriculture aient de la stabilité, ne perdons pas un moment à vivifier les villes d'après un système bien médité.

Il me fâche bien, MM., de voir qu'il seroit dispendieux d'amasser d'après mon projet, & dans peu de tems, les meilleures règles de la culture de tous nos végétaux d'usage principal; d'arranger au mieux les matériaux des almanachs; de composer dans la perfection le dialogue pour le peuple cultivateur, aussi bien que le livre raisonné, où seroient tracé l'éducation systématique à l'industrie pour notre jeunesse, & les genres de commerce, d'arts
&

& de métiers auxquelles chaque ville doit s'appliquer.

Tout cela demanderoit qu'une couple d'observateurs excellens parcourussent le canton , & exigeroit des veilles & un travail trop considérable, pour n'être pas richement païé: mais cela fait, nous navigerions vent en poupe, & tous nos grands voiles déployés.

N'avez-vous pas déjà éprouvé qu'il est des citoyens zélés pour le bien public ? Essaiés, MM., de les provoquer ; & il se trouvera des amis des hommes & de la patrie, qui vous mettront en état de remplir quelques-uns des objets qui vous paroîtront les plus importants. Dans peu d'années vous auriés conjointément la gloire d'avoir ajouté cent mille écus au revenu annuel de l'état, & la satisfaction d'avoir augmenté d'un million notre nécessaire,

A ce défaut il vous restera Messieurs, vos aiguillons ordinaires, & en continuant de diriger vos questions & vos travaux œconomiques d'échellon en échellon, au système que vous aurés trouvé le plus convenable pour faire notre bonheur, vous ne sauriés manquer d'avancer petit à petit dans votre carrière glorieuse, & de jouir de quelques fruits de vos travaux généreux ; si à mesure que vous épuiserés les matières de votre système, vous voulés bien nous dire chaque année :

„ Chers

» Chers habitans des villes & des monta-
» gnes, qui êtes désœuvrés : & vous cultiva-
» teurs nos amis, quittés telles erreurs. Prati-
» qués avec confiance telles choses. Nous
» avons approfondi ces matières par nos re-
» cherches, & infailliblement les préceptes,
» que nous vous donnons vous feront pro-
» spérer !

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect

M E S S I U R S

GREND près de MORAT le 17. Mars
1763.

J. F. H.